

SOMMAIRE

Marguerite d'Autriche à la Cour des Rois Catholiques
 Les déviations du judaïsme
 Océanie
 En quelques lignes...
 Poppée, l'amie de l'Antéchrist
 Luigi Pirandello
 Origine et but de la franc-maçonnerie

Comte CARTON de WIART
 Lucien CERFAUX
 Jean THÉVENET
 * * *
 Abel HERMANT
 J.-G. FOSTY
 R. de LABOULAYE

La Semaine

Pour la neuvième fois, nous fûmes, au jour anniversaire de sa mort, le 23 janvier, prier sur la tombe du grand Cardinal qui présida à la création de l'œuvre d'apostolat intellectuel qu'est cette *Revue*. Avec ferveur nous l'avons prié d'obtenir lumière et force à ceux qui, dans les heures particulièrement difficiles que traverse la Belgique, détiennent l'Autorité et portent la responsabilité du commandement...

Débordé par leurs troupes — qu'ils faut bien qu'ils suivent, puisqu'ils les commandent... — voilà nos chefs socialistes partis à la conquête du pouvoir par les moyens violents : la menace aujourd'hui, la grève demain, l'émeute après-demain... A moins que ce ne soit qu'une mise en scène, une feinte, du chantage, de l'esbrouffe pour épater et alarmer le « bourgeois »...

Le Plan de Man n'est évidemment qu'un mot. Mais en face des mécontentements et des souffrances, il dresse un espoir. Comme le gouvernement actuel, autant que le précédent, hélas!, néglige de s'adresser au pays, de créer une atmosphère, de susciter un dynamisme, ses adversaires ont beau jeu. Les mesures gouvernementales de déflation, pour employer le mot à la mode, font évidemment crier ceux qu'elles atteignent. S'il n'apparaît pas clairement aux yeux des victimes que les sacrifices demandés sont utiles, bienfaisants, efficaces, nécessaires, on n'aura réussi qu'à faire des ennemis, proie facile pour les charlatans. Le Plan du travail, et vous serez sauvés! Le Plan du travail, et tout ira pour le mieux dans le meilleur des mondes!...

Ils savent trop bien, ceux qui promettent ainsi le paradis pour demain, qu'ils ne risquent pas qu'on les prenne au mot. Tout de même, si on leur demandait de le réaliser, ce fameux Plan du travail, seraient-ils assez embarrassés, les de Man et consorts! Ils connaissent les difficultés des temps et la complexité des problèmes. Ils ne demanderaient pas mieux que de laisser catholiques et libéraux se débattre et porter, seuls, le lourd fardeau d'une situation tragique. Mais les troupes sont là qui poussent les chefs. Alors, ou nous nous trompons fort, ou une manœuvre se tente. On agitera la menace de troubles révolutionnaires. On suggérera de proposer la tripartite pour abandonner une déflation irréalisable et recourir à la dévaluation du franc. Disons toute notre pensée. Nous ne sommes pas sûrs que, de cette dévaluation, le Gouvernement actuel — plus exactement, les vrais têtes de ce Gouvernement — n'en soient pas partisans. Notez que nous n'oserions pas affirmer que cette dévaluation ne serait pas un moindre mal. La question est très complexe. Mais ce que nous regrettons, ce que nous trouvons déplorable, c'est que le Gouvernement, au fond, ne veut pas ce qu'il dit et ne dit pas ce qu'il veut. Et pareille politique, dans les circonstances actuelles, présente infiniment plus d'inconvénients que d'avantages.

* * *

Si le bien-commun ne se trouvait engagé, et combien tragiquement, s'il n'y allait de notre patrimoine national, de notre chair et de notre sang, si l'avenir du pays n'était en question, bref, s'il était permis de n'être que spectateur, quelles jouissances on se permettrait! Ah! la comédie humaine! Et comme les agitations de

nos semblables rendent sceptiques. Ce nous sera toujours un sujet d'étonnement de voir des hommes sensés ne pas arriver, très vite, à la conviction que la « moyenne humaine » n'est pas élevée et que, normalement, dans tout être humain, l'inclination au mal est autrement puissante que le stimulant au bien. Qu'il n'est rien de plus absurde que la croyance à nous ne savons quelle bonté native de l'homme et que la moindre expérience de la vie, la plus superficielle connaissance de l'histoire montrent, avec une clarté aveuglante, l'absurdité d'une évolution humaine vers plus de Bonté et plus de Fraternité.

Faisant le bilan de l'année 1934, notre collaborateur et ami le comte Gonzague de Reynold, qui veut bien nous annoncer pour bientôt une nouvelle série d'articles littéraires, vient d'écrire :

L'année 1934 ne doit pas être jugée pour elle-même. Elle n'est qu'un anneau dans une chaîne. Il faut la replacer dans un cycle qui s'ouvre à peine. Le seul moyen, la seule méthode que nous ayons pour cela, c'est de penser par époques. Si nous sommes capables de le faire, nous constaterons qu'une grande époque vient de se clore, celle que l'histoire appellera sans doute le monde moderne, et qu'une autre époque s'inaugure. Mais le passage d'une époque à une autre ne s'opère jamais dans la tranquillité, dans l'ordre. Or, nous sommes dans un tel passage. Nous changeons de monde, et c'est ce changement qui détermine ce que nous appelons la crise. Nous vivons encore campés entre deux maisons : une vieille demeure qui n'est plus habitable, une neuve qui ne l'est point encore. Nous sommes à nous demander quels meubles, quels matériaux de l'ancienne demeure sont à conserver et à utiliser dans la nouvelle. Le problème est donc, en dernière analyse, intellectuel.

Or, dans le domaine des idées — ce domaine que les journalistes et les politiciens négligent beaucoup trop lorsqu'ils établissent leurs bilans et leurs calculs — un progrès s'est accompli durant 1934 : le triage des valeurs a commencé, bien des notions ont été éclaircies, bien des valeurs hiérarchisées, beaucoup d'illusions se sont dissipées. Lentement, nous sortons de l'anarchie intellectuelle; mais sortir de l'anarchie intellectuelle, c'est la condition première de toute reconstruction, même simplement économique.

« Nous changeons de monde! »

Le monde nouveau — écrit de Reynold — élimine à la fois le libéralisme et le marxisme, il se construit un nouveau type d'Etat sur la base de l'organisation syndicaliste et corporative. Il comprend mieux tous les jours cette expérience que la question sociale ne peut pas être résolue internationalement. On a cherché, sous l'empire des utopies libérales et socialistes, à résoudre le problème social internationalement, mais l'on s'est aperçu que l'on avait brûlé la première étape. Enfin, le monde, nouveau est en train de faire une autre expérience, et plus décisive : c'est que l'ordre social et l'ordre national ne sont possibles et réalisables que si l'esprit chrétien les inspire.

Si le catholicisme est vrai, s'il est vrai que le Fils de Dieu est venu sauver le genre humain en lui apportant une doctrine de vie, on peut soutenir a priori que, dans la mesure où le monde se

rapproché ou s'éloigne de cette doctrine, il sera en « ordre » ou en « désordre », heureux ou malheureux. L'Europe fut chrétienne. Elle apostasia en grande partie. Le désordre et le malheur devaient en résulter. Si la leçon porte, si l'Europe prend conscience des vraies causes de ses déboires, si, à l'exemple de la réaction fasciste, qui marqua l'arrêt du flux et le retournement de la marée, l'esprit chrétien est reconnu comme élément essentiel, principe vital de notre civilisation, le monde nouveau, tournant résolument le dos à l'Utopie, marchera vers le Réel, c'est-à-dire vers Dieu et vers son Christ...

L'étude de S. Ex. Mgr Rossillon, dans notre dernier numéro, sur la carence de la race blanche dans l'évangélisation des races de couleur, n'aura pas manqué d'intéresser vivement nos lecteurs. Elle laisse ouvert tout un côté de la question que connaissent bien ceux qui suivent nos efforts depuis des années. A côté des fautes des nations et de leurs gouvernements, il y a l'angoissant problème des méthodes missionnaires. Problème délicat, certes, mais qu'il faut oser aborder loyalement. Des hommes comme le P. Lebbe en Chine et le P. Gille aux Indes, ayant à leur actif, l'un et l'autre, une activité apostolique « missionnaire » de plus d'un quart de siècle, sont convaincus, en ce qui concerne l'Asie, que des méthodes autres que celles appliquées depuis des siècles dans cette partie du monde, eussent obtenu des résultats sans proportion avec ceux enregistrés aujourd'hui. Si l'on avait fait, plus vite et mieux, du catholicisme la chose des indigènes, si des églises vraiment locales et nationales avaient été constituées plus tôt, si l'on avait davantage laissé agir le Saint-Esprit dans des chrétientés fondées par des Blancs, mais le plus vite possible abandonnées à la direction d'une hiérarchie indigène, la carence de la race blanche eût été compensée par le développement vital des germes déposés dans les races de couleur. Un ami des Indes, très au courant du problème, nous a envoyé à ce sujet une étude que nous publierons bientôt. Mais si beaucoup de temps a été perdu, si bien des erreurs ont été commises, il n'est jamais trop tard pour travailler à l'extension du Règne de Dieu. Seulement il faut agir d'urgence et réformer bien vite des méthodes dont l'inefficacité s'est révélée totale. L'Asie est en fermentation. Le règne du Blanc est peut-être à la veille de sa fin. Il ne faut pas que le Blanc, en s'en allant, emporte le catholicisme dans ses valises ! Rome, qui soutint toujours une politique de catholicisme indigène, mais dont on éluda les prescriptions et dont on neutralisa trop souvent et trop longtemps les efforts, Rome, consciente du danger, a brûlé les étapes. Evêques chinois en Chine, évêques indiens aux Indes. Mais les résistances sont tenaces. Il est si difficile de vaincre des préjugés et de briser des routines ! De très bonne foi, croyant servir le Vrai et le Bien, trop de missionnaires, évêques et religieux, au lieu d'appliquer, tout de suite, et en grand, les directives romaines, tergiversent, minimisent, ne voyant que les inconvénients et les dangers. Entre-temps les nationalismes asiatiques croissent et s'exaspèrent. Le Blanc sera sans doute chassé demain. Et alors?... Au point de vue de l'évangélisation de cet immense continent, il n'y a, de toute évidence, plus qu'une seule politique possible : confier à des Asiatiques le soin de convertir leurs frères. Peut-être, d'ailleurs, et comme souvent, le bien sortira-t-il du mal. Si les nations blanches avaient soutenu l'œuvre missionnaire, mais en maintenant des cadres « blancs » aux chrétientés asiatiques, en épousant les méthodes missionnaires, — qu'il faut bien appeler imparfaites sinon erronées — appliquées depuis cent ans, peut-être qu'alors, le catholicisme ayant conservé, ce qu'il a trop conservé en Orient, une face européenne, un caractère étranger, alors qu'il est chez lui partout, peut-être que ce catholicisme européen eût risqué d'être expulsé le jour où l'Asie se libérerait de toute tutelle blanche...

Des prêtres indigènes, des évêques indigènes, des diocèses indigènes 100 % : voilà donc ce que demande l'Asie si l'on veut sauver ce qui existe et assurer l'avenir...

Dans la mesure même où on aime la France, on ne peut que déplorer vivement certains passages du discours de son ambassadeur au *Cercle industriel et commercial*. Bornons-nous à celui-ci :

Certains des représentants de l'opinion ne se laissent, d'ailleurs, pas arrêter par ces considérations et déclarent qu'en raison de sa situation géographique et militaire la Belgique est en droit de réclamer à la France des privilèges. Permettez-moi de ne pas prendre très au sérieux cette prétention. Nous avons vraiment trop d'admiration et de respect pour votre cher pays pour penser qu'aux raisons qu'il a de défendre son indépendance, des considérations mercantiles puissent ajouter aucune force. Si un régime de concessions unilatérales, un marchandage entre les faveurs économiques et les questions de défense nationale venait à s'établir, il est impossible de ne pas voir qu'il y aurait quelque chose de nouveau dont l'indépendance et la dignité de votre pays aurait à souffrir.

De ces paroles nous regrettons et le fond et la forme.

Oui, nous croyons être en droit de réclamer à la France des privilèges et M. l'ambassadeur a grand tort de ne pas prendre au sérieux cette prétention. Nous avons, nous Belges, pris au sérieux notre devoir en août 1914. Et que penserait la France et son représentant si nous disions que nous n'eussions pas dû prendre au sérieux les innombrables déclarations françaises affirmant que nous avions sauvé, par notre geste, la France et la civilisation, puisque, trop souvent, ces déclarations furent accompagnées d'actes qui les contredisaient singulièrement ?

Oui, en bonne équité, nous avons « droit » à une reconnaissance française. Celle-ci nous fut généreusement prodiguée en paroles et en honneurs de toutes sortes. Mais, ayant souffert d'énormes dommages matériels en sauvant la France, pourquoi serait-il inélégant ou indigne de prétendre avoir droit, un droit moral, à certaines compensations du même ordre ?

Les sacrifices pour garantir notre indépendance, nous les consentons d'abord et avant tout pour nous-mêmes, c'est entendu. Mais, oui ou non, ces sacrifices, sont-ils utiles à la France ? Ne lui évitons-nous pas, sur sa frontière Nord, le prolongement jusqu'à la mer du mur Maginot de l'Est ? Notre argent et nos poitrines, ne diminuent-ils pas, pour la France, la menace allemande ? N'épargnent-ils pas, à la France, des milliards et des hommes ?

Est-ce beau, est-ce français, de compter, de spéculer sur notre patriotisme et sur notre sens de l'honneur ? On veut bien payer cher, très cher des « avantages » concédés par des adversaires, mais ceux que procurent les amis, pourquoi se gêner, ne sont-ils pas acquis en toute hypothèse ? Est-ce assez peu français, pourtant, au sens, où, en Belgique, les amis de la France veulent entendre, malgré tout, le mot : français ?...

* * *

Et M. l'ambassadeur est bien mal venu de parler avec dédain de considérations mercantiles ! On ne vit tout de même pas de belles paroles et de rubans multicolores. Notre défense nous coûte horriblement cher. Loin de nous manquer d'admiration et de respect en pensant à nous aider à vivre (car, en fin de compte, des considérations mercantiles, c'est cela...), la France, le faisant, prouverait par des actes que son admiration et son respect ne sont pas que de vains mots, ce qu'ils n'ont été que trop fréquemment depuis le Traité de Versailles. C'est très légitimement que des considérations mercantiles renforcent nos raisons de défendre notre indépendance. Mieux que quiconque M. Paul Claudel, grand

négociateur de traités de commerce, connaît l'importance du « mercantile » dans la politique mondiale actuelle. Comme si le « mercantile » n'intervenait pas dans toutes les négociations politiques françaises, en Italie, dans l'Est européen, en Pologne!...

Nous avons vraiment mérité mieux que d'être ainsi tancé par le représentant d'une France où un « certain » mercantilisme n'a que trop partie liée avec une certaine politique... Que le Comité des Forges, la grosse industrie et la haute finance françaises — les puissances d'argent qui ne connaissent que l'argent — soient opposés à une politique économique française favorisant la Belgique, on le comprend. Mais que LA politique française, celle qui représente la France et qui agit en son nom, nous reproche, car, c'est bien cela, de réclamer des privilèges économiques, est inadmissible. Nous apprendrions demain que la Belgique a protesté contre le langage de M. Claudel, que nous en féliciterions notre ministre des Affaires étrangères...

* * *

« Concessions unilatérales »? Les mots auraient-ils perdu leur sens? Est-ce unilatéral de la part de la France, que de privilégier le pays qui, après l'avoir sauvé une première fois — oui ou non, notre résistance couvrit-elle la mobilisation française? Nous l'a-t-on assez dit et répété?... — se saigne aux quatre veines pour se préparer, en défendant l'indépendance belge, à couvrir encore cette France, s'il le faut?

« Marchandages entre les faveurs économiques et les questions de défense nationale... » : mots blessants. Ils attristent les amis de la France. Ils nous heurtent douloureusement. Est-ce marchander que de demander à la France de ne pas étendre, dans toute sa dureté, son égoïsme national, au petit voisin qu'un traitement de faveur aiderait beaucoup sans coûter fort cher à la grande nation française? Est-ce marchander que de mettre en regard des francs et des francs, ceux de notre défense militaire et ceux que nous rapporterait notre travail pour des clients français?

Nous ne voyons pas, et Dieu sait si nous sommes chatouilleux en matière de dignité et d'indépendance, ce que de telles négociations — courantes, voyons M. l'ambassadeur, et l'histoire diplomatique de l'Europe au XIX^e siècle en est remplie — auraient de déshonorant pour nous, ou d'avilissant.

L'âpreté française, ce refus de nous traiter mieux, économiquement, que nous ne l'avons été depuis l'armistice, ce manque de générosité réelle démentant une abondante générosité verbale, envers un petit pays que l'on couvre de compliments et de fleurs, tout cela ne blesse-t-il pas davantage la dignité française, la justice française, le chevaleresque français?...

M. l'ambassadeur, on se permet de vous le dire ici, en toute amitié, en toute sincérité et en toute franchise; ici où, depuis quatorze ans, on a pratiqué l'amour éclairé de votre beau pays, de sa langue et de sa civilisation : Paris a mis sur vos lèvres des paroles hautement regrettables...

Invité par l'Union belge pour la S. D. N., M. Jean Goy, député français, est donc venu nous dire qu'il fallait causer avec Hitler! D'après lui il n'y a qu'une alternative : les conversations ou la guerre préventive. Et pour les conversations avec l'Allemagne, M. Goy, « l'un des dirigeants en vue de l'Union nationale des combattants français », prétend « que le peuple belge, comme le peuple français ne pourrait mieux agir qu'en s'adressant aux anciens combattants dont on ne peut suspecter le dévouement à la Patrie ».

Voilà qui est bien simpliste, direz-vous, et assez naïf...

Nous n'avons pas entendu la conférence de M. Goy, mais en lisant les trois colonnes d'interview du député français par M. Paul

Struye, nous avons été bien déçus! Que de portes ouvertes enfoncées!...

Il serait absurde, alors qu'on traite avec le chef du Fascisme, alors qu'on renoue avec la Russie soviétique, de se refuser à causer avec l'Allemagne sous prétexte que ses dirigeants d'aujourd'hui sont issus d'un mouvement qui n'a pas les sympathies de la majorité des Belges et des Français.

Mais qui donc refuse de causer avec l'Allemagne!? Mais quand dont a-t-on cessé de causer avec l'Allemagne?! Mais Paris, Rome, n'ont qu'un désir : causer avec Hitler, traiter avec Berlin...

— *Pensez-vous, demanda M. Struye à M. Goy, que le chancelier Hitler soit sincère lorsqu'il affirme sa volonté de paix?*

— *Il n'existe pas, à ma connaissance nous a-t-il répondu, avec un aimable scepticisme, d'appareil qui permette de déceler le degré de sincérité d'un interlocuteur ou d'un homme politique.*

Mais ce qui me paraît certain, c'est que le chancelier Hitler et les dirigeants de l'Allemagne d'aujourd'hui n'ont aucun intérêt à provoquer une guerre.

Tant mieux! Car, comme les voisins de l'Allemagne ont encore infiniment moins d'intérêt à provoquer cette guerre, c'est la paix assurée si... l'Allemagne est sincère. Or, comment l'admettre en face de ce réarmement à outrance? L'Allemagne exige l'égalité militaire en fait et en droit, c'est-à-dire LA SUPÉRIORITÉ. La France réclame une « marge » de supériorité pour elle, et avec combien de raison. Tant que l'Allemagne refusera cela, il sera permis de douter, il faudra même douter de sa volonté pacifique. Tous les raisonnements du monde se brisent contre cette évidence-là.

M. Jean Goy ne se dissimule pas les difficultés du problème.

— *Il présente, nous dit-il, un aspect technique et un aspect psychologique. Du point de vue technique, il y aura lieu d'établir le rapport des forces respectives, d'examiner les multiples modalités possibles d'une convention générale; ce domaine échappe aux anciens combattants : il est réservé aux hommes politiques, aux diplomates, aux experts, Mais pour rendre possible un accord technique, il faut AU PRÉALABLE, dissiper le malaise franco-allemand, créer un état d'esprit favorable à l'entente, dissiper des préventions, faire un loyal effort de compréhension mutuelle. C'est sur ce terrain que les anciens combattants ont un grand rôle à jouer.*

« Quant au reste, il faut s'orienter vers la limitation des armements, de part et d'autre, à leur niveau actuel. C'est, provisoirement, tout au moins la seule solution pratique. »

Et M. Jean Goy termine en observant que si l'on avait poursuivi cette politique il y a un an on aurait sans doute pu obtenir la limitation des armements allemands à un niveau sensiblement moins élevé, et moins inquiétant, que celui qu'ils ont atteint aujourd'hui. Plus on tarde, plus on tergiverse et moins la stabilisation pourra s'opérer dans des conditions favorables à la France...

Personne, pensons-nous, ne pourra méconnaître la justesse de cette conclusion, qui était déjà, en mars 1934, celle du com. de Broqueville.

Formulons avec le distingué député de Paris, le souhait ardent que les hommes d'Etat responsables cessent de perdre un temps précieux, sachent faire preuve d'un sain réalisme et s'orientent enfin dans la voie des conciliations nécessaires...

Oui, les anciens combattants... allemands auraient un grand rôle à jouer! Où donc la jeunesse tout entière est-elle militarisée, entraînée journalièrement en vue de la prochaine guerre? Que font les anciens combattants allemands pour diminuer cette menace d'une agression nouvelle? Que font les anciens combattants allemands pour « dissiper le malaise franco-allemand, créer un état

(Voir suite page 26)

Marguerite d'Autriche à la Cour des Rois Catholiques⁽¹⁾

La dame de Segré avait vu clair dans l'avenir lorsqu'elle prédisait à la jeune Marguerite, répudiée par le roi Charles VIII, qu'elle ne manquerait pas d'autres prétendants de qualité. Plusieurs s'étaient aussitôt mis sur les rangs et l'un d'eux, le duc de Calabre, de la branche aragonaise des rois de Naples, se flattait de réussir. Mais un autre parti plus brillant allait trouver d'exceptionnelles chances de succès dans cette politique italienne de Maximilien qui venait de déterminer déjà son mariage personnel avec Bianca Sforza.

Afin de tenir en échec les prétentions de la France sur l'Italie, la Sainte Ligue réclamait avant tout une union étroite entre l'Empereur et les Rois Catholiques, Maximilien ayant à défendre ses droits dans le nord de la Péninsule, et Ferdinand à consolider ses positions à Naples et en Sicile. Pour affirmer une telle union, quoi de plus pratique et de plus opportun que de la traduire en une alliance familiale par le double mariage des enfants des Rois Catholiques : don Juan et doña Juana avec Philippe et Marguerite les enfants de l'Empereur ? Une coïncidence heureuse voulait que les âges de ces jeunes princes fussent très convenablement assortis, — ce qui ne se rencontrait pas souvent dans ces mariages d'intérêt dynastique. Que les sentiments et les caractères dussent ou non s'accorder, c'est à quoi personne ne s'arrêtait plus que de raison. Les jeunes princes ne se connaissaient pas, et lorsque Margot apprit à Namur le dessein de son père de la fiancer à un jeune espagnol qui portait le titre de prince des Asturies et qui se trouvait être l'unique héritier mâle de Ferdinand et d'Isabelle ses préférences intimes ne furent pas plus consultées qu'elles ne l'avaient été lors de son premier mariage. Dans cette occurrence, comme dans la précédente, la politique était en cause et non l'amour. Si l'amour devait s'aviser dans la suite de ratifier le choix de la politique, tant mieux. Mais l'éventualité en paraissait mince et le cœur de la femme n'avait qu'à payer la rançon de ces savantes combinaisons de chancellerie.

En même temps que la diplomatie de la Sainte Ligue disposait ainsi du sort de Marguerite, elle crut prudent d'englober l'Angleterre dans ses plans, préparant du même coup le mariage de Catherine, la plus jeune des filles des Rois Catholiques, avec le prince de Galles, fils de Henry VII. Le Tudor ne demandait pas mieux, trop heureux de faire reconnaître ainsi la légitimité de son pouvoir par la Maison de Bourgogne et par cette Marguerite d'York dont il avait supplanté la famille. De la sorte, le réseau de tous ces liens conjugaux s'enchevêtrant de Londres et de Malines à Burgos, de Vienne à Milan, envelopperait bientôt de toutes parts le royaume de France et s'opposerait aux ambitions grandissantes des Valois.

Le contrat de mariage de Marguerite et de don Juan avait été signé dès le 20 janvier 1495. Le mariage par procuration fut

célébré à Malines le 5 novembre de la même année. Cette cérémonie permit à Marguerite de faire la connaissance, sinon de son nouvel époux, qu'elle ne devait rencontrer qu'en Espagne, du moins des gentilshommes espagnols dont elle aurait désormais à accepter, bon gré mal gré, la compagnie. Le plénipotentiaire désigné pour épouser Marguerite par procuration était un digne et grave hidalgo castillan, Francesco de Rojas. La manière dont il se comporta lors de cette cérémonie, soit par manque d'usage, soit plutôt par l'effet d'un malencontreux accident, ne laissa point d'offusquer et de divertir la jeune Cour de Malines, où le protocole de la Maison de Bourgogne était scrupuleusement observé. Rojas avait reçu et endossé pour la circonstance un vêtement de brocart dont la coupe ne lui était pas du tout familière. Au moment où, devant une noble assistance, il dut faire le simulacre de se dévêtir partiellement afin de passer, suivant l'usage, une jambe dans la couche où la blonde Margot faisait mine de se reposer, il s'empêtra si bien dans son pourpoint, ses chausses et sa chemise, qu'il donna, à sa grande confusion, le spectacle d'un désordre très proche de l'indécence. La solennité de la circonstance ne suffisait pas — bien au contraire — pour enlever à cette aventure ce qu'elle avait de comique, sinon pour les dames d'honneur et les chevaliers de la Toison d'Or, esclaves du *decorum*, du moins pour de jeunes princes qui — c'était le cas pour Philippe et Marguerite — étaient naturellement portés à l'enjouement. Il s'en fallut de peu qu'un accès de fou rire ne vint compromettre une cérémonie qui, toute symbolique qu'elle fût, retenait à cette heure l'attention de la diplomatie européenne.

Le héros de ce burlesque incident, Francesco de Rojas, avait mission de ramener le plus tôt possible en Espagne la jeune princesse dont il venait de rendre officielle l'union avec don Juan, prince des Asturies. Fuensalida, l'ambassadeur qui représentait les Rois Catholiques auprès de Maximilien, avait à cet effet reçu de Ferdinand des instructions qui laissent deviner, chez les souverains espagnols, la crainte d'être joués par l'Empereur. Leur désir était de s'assurer de la personne même de Marguerite avant que d'expédier aux Pays-Bas leur fille Juana destinée à Philippe le Beau. Une fois Marguerite en Espagne, elle y deviendrait un gage vivant qui garantirait à ses nouveaux beaux-parents — de la part de Maximilien — cette aide dans le Milanais à quoi ils attachaient tant de valeur. Les instructions prévoyaient cependant une position de repli. Et s'il le fallait absolument, les souverains espagnols se résigneraient à envoyer Juana aux Pays-Bas avant d'être mis en possession de Marguerite. Voici ce que disait à ce sujet une dépêche royale à Fuensalida : « Si cela peut être arrangé sans inconvénient, nous serions heureux que M^{me} Marguerite arrive ici dès que la promesse est faite, avant que l'Infante, notre fille, n'aille immédiatement si le temps le permet... Cela peut être fait comme ceci : Si à l'époque de la promesse officielle il y a là-bas des navires appartenant à nos sujets, suffisants pour

(1) Ce chapitre inédit est extrait de l'ouvrage : *Marguerite d'Autriche : Une princesse belge de la Renaissance*, dont la publication pour le mois de mars est annoncée par les Editions Grasset, de Paris.

amener l'Archiduchesse, le temps étant beau, Rojas peut prendre ces navires aux conditions qu'il pourra trouver, pour être payés ici à leur arrivée en Espagne et l'amener ici dans cette flotille avec la grâce de Dieu. Son arrivée ainsi serait plus sûre car elle arriverait avant que l'affaire soit connue publiquement et si cela peut être fait, vous n'attendriez pas pour le trousseau de l'Archiduchesse, ses ornements et ses bagages de maison qui peuvent être expédiés ensuite. Mais si cela ne peut pas être fait, Jeanne sera envoyée par une flotte espagnole et Marguerite peut s'y embarquer pour le retour. »

Le roi d'Aragon ajoutait qu'il n'avait l'intention d'adjoindre à Juana que huit dames et le personnel strictement nécessaire et « bien qu'on n'ait pas besoin de le dire clairement à Maximilien », il serait bon de le persuader de limiter la maison de sa fille qui l'accompagnerait aux plus petites proportions.

Mais à malin, malin et demi. Si Ferdinand préférait garder sa fille jusqu'au jour où il tiendrait chez lui la fille de son auguste partenaire, Maximilien avait fait le même calcul. Et après quelques pourparlers où chacun déguisa de son mieux sa propre pensée, il fallut bien passer finalement par où voulait Maximilien. C'est ainsi que l'infante Juana et sa suite furent confiées à la garde d'une escadre qui ne comptait pas moins de 112 vaisseaux avec 15,000 hommes d'armes, et qui prit la mer à Laredo le 10 septembre 1496. La traversée fut difficile et coupée d'une sévère tempête où se perdirent plusieurs bâtiments avec une cargaison de prix. Philippe le Beau n'était pas aux Pays-Bas pour y accueillir sa fiancée au débarquement. Il était allé voir son père à Innsbruck et prenait goût aux chasses du Tyrol. C'est pourquoi Marguerite fut requise par lui d'aller recevoir officiellement celle dont elle devenait doublement la belle-sœur.

De Namur, voyageant en litière et escortée par Philippe de Ravenstein, elle se rendit à Bruxelles. Elle y retrouva Marguerite d'York et toutes deux partirent pour Anvers où l'Infante venait d'arriver et avait déjà pris logement au monastère Saint-Michel en compagnie de seize nobles dames et d'une duègne-major.

* * *

Juana, née à Tolède le 7 novembre 1479, était de quelques mois à peine l'aînée de Marguerite. Son éducation et son instruction avaient été sérieusement poursuivies sous la direction d'une mère intelligente et pieuse, mais on la disait d'humeur assez difficile et parfois bizarre au point que la reine Isabelle avait maintes fois souffert du peu d'égards qu'elle lui témoignait. Au physique, le portrait qu'on a conservé d'elle accuse sa ressemblance avec Ferdinand : mêmes arcades sourcilières d'un dessin net et large, mêmes grands yeux un peu saillants, le nez assez long, la bouche petite et le menton volontaire. Sa carnation de brune contrastait avec l'exceptionnelle fraîcheur du teint de la blonde Marguerite, au demeurant beaucoup plus vive et spontanée que ne l'était la jeune Infante. On s'étonna de ses atours et de ses parures. Leur style, où l'influence mauresque jetait encore quelques reflets, était très différent de la mode bourguignonne ou flamande. Elle avait amené de Castille des mules richement caparaçonnées qui marchaient à l'amble et se servait, pour se mettre en selle, d'une sorte d'échelle de parade dont Marguerite s'amusa à faire aussitôt l'expérience. Sur ces entrefaites, Philippe arriva enfin à Anvers. Le surnom de « Beau » que l'histoire lui a conservé était justifié par le charme et l'élégance d'une rayonnante jeunesse. Sans qu'il eût à se donner de peine, il captura d'emblée et définitivement cette épouse que la politique lui avait choisie et qui devait l'aimer jusqu'à la folie. Le 21 octobre 1496, leur mariage fut célébré en grande pompe dans l'église Notre-Dame d'Anvers. Date mémo-

nable, si l'on songe aux conséquences d'une union qui devait réunir, dans la descendance de ces jeunes princes, la puissance de toutes les Espagnes et les richesses du Nouveau Monde aux domaines de la Maison de Bourgogne et à l'antique prestige du vieil empire germanique.

Ainsi qu'il en avait été décidé, la même flotte qui avait amené l'Infante aux bouches de l'Escaut devait conduire la jeune Marguerite dans sa nouvelle patrie. La saison n'était guère favorable pour ce long voyage maritime. Après que la nouvelle princesse des Asturies eût pris congé — le cœur sans doute bien gros — de son aïeule et marraine et de son frère bien-aimé, elle s'embarqua à Flessingue le 22 janvier 1497. Elle emmenait avec elle une suite plus nombreuse que Ferdinand ne l'avait souhaité : cette suite d'environ cent personnes comprenait, sous la direction de Philippe, fils du marquis de Bade qui portait le titre de grand écuyer, plusieurs dames et demoiselles d'honneur, le secrétaire Barangier et Jean de Bourbon, sire de Rochefort, auquel nous devons de connaître les péripéties de cette traversée. Celle-ci avait à compter non seulement avec les risques ordinaires de la mer mais aussi avec le danger qu'offrait l'état d'hostilité entre la France et Maximilien. Il n'était nullement impossible que Charles VIII ne tentât au passage un coup de main pour déranger un plan matrimonial aussi inquiétant pour les intérêts de sa couronne.

A peine eut-on pris la mer, qu'une forte bourrasque s'éleva et l'escadre, plutôt que de s'engager dans la Manche, dut chercher refuge dans le port de Southampton. La reine Isabelle, qui avait tout prévu, n'avait point manqué de faire appel aux sentiments d'hospitalité du roi d'Angleterre pour le cas où sa fille Juana ou sa belle-fille Marguerite auraient été obligées de gagner la côte anglaise afin de s'y mettre à l'abri du mauvais temps. A peine réfugiée à Southampton, Marguerite reçut une lettre d'Henry VII en date du 3 février par laquelle le roi lui annonçait son intention de venir la voir en ajoutant : « Nous croyons que le mouvement et le tumulte de la mer est désagréable à Votre Altesse et aux dames qui vous accompagnent. » Elle séjourna au château royal de Hampton Court pendant trois semaines. Puis, une accalmie s'étant produite, la flotte remit à la voile le 12 février, mais une nouvelle tempête survint qui l'obligea à rallier de nouveau la côte anglaise. Ce ne fut que le 21 que les navires gagnèrent définitivement le large.

Le sire de Rochefort nous a laissé, en quelques lignes très sobres, le récit de ce que fut le voyage de Southampton jusqu'aux côtes d'Espagne : « Le mardi matin, écrit-il, partimes dudit port à petit vent, le navire de Madame parti le premier, et feismes tant que nous gagnames la mer d'Espagne, là où calme nous prist, jusques au vendredi et puis tonnoire nous sourvint, et cuydiesmes arriver a ung port nommé Laredo. Mais force nous fut, à cause de laditre tempeste et du vent, de contretirer vers Galice, et cheminames en cest estat jour et nuyt. Et estoit toujours Madame devant. Et environ deulx heures après mynuyt, ung grand vent de aval se leva et retournames pour arriver audit Laredo, cuydant y trouver Madame. Mais son navire où elle estoit (et ung aultre seulement) estoit arrivé a ung aultre port nommé Saint-Andrieu. Et pour nostre voyage de mer, vela tout; les dangiers esquelz avons esté seroient trop longs a escripre. »

C'est au cours de cette périlleuse navigation que les passagers, en manière de jeu, imaginèrent de composer leur propre épitaphe. Et Marguerite en fit une pour son compte où se révèlent sa bonne humeur malicieuse et aussi sa vaillance. Voici ce que rapporte à ce sujet son historiographe Jean Le Maire : « Quand, après avoir passé une nuit horrible et tempestueuse en doute de périlleux naufrage, comme le lendemain que la mer fut devenue calme et tranquille, Marguerite conversant avec ses demoiselles sur leurs

perturbations passées, le propos fust mis que chacune deust dicter son épitaphe, elle composa promptement le sien en reste manière :

« *Cy gist Margot, la gentil damoiselle
Qu'ha deux maris et encore est pucelle.* »

Ce fut dans la journée du 6 mars que la princesse aborda au port de Santander, dont la magnifique rade dut lui apparaître vraiment un havre de grâce.

* * *

Ce n'était pas à Santander, mais au port de la Corogne que Marguerite était attendue. Dès son débarquement, elle dépêcha Jacques de Croy, un des seigneurs de sa suite, pour informer les Rois Catholiques de son arrivée et leur offrir ses hommages. Ce fut le 11 mars que Ferdinand et son fils, accourus de trente lieues à sa rencontre, se présentèrent à elle avec une nombreuse et brillante escorte. Minute émouvante que celle qui met en présence, pour la première fois, deux êtres dont les existences sont définitivement unies. Don Juan, d'un type fin et racé, avait à la fois grand air et pauvre mine, car sa santé avait toujours été fragile. Mais cette enveloppe délicate et nerveuse n'enlevait rien à son élégance et à sa bonne grâce. Tel quel, la première impression qu'il fit sur Marguerite ne fut point défavorable. Après avoir baisé la main du Roi, elle voulut baiser la main de son nouvel époux. Quant à celui-ci, s'il faut en croire les écrits de ce temps, il fut d'emblée conquis par le charme, si nouveau pour lui, de cette jeune princesse du Nord, blonde comme les blés et éblouissante comme une fleur. Un humaniste fameux, Pierre Martyr d'Anghera, dont les lettres et les chroniques sont une des meilleures sources d'informations pour cette période de l'histoire de l'Espagne, ne tarit pas d'éloges sur les attraits de la gentille Margot : « En la voyant, écrit-il, on croit contempler Vénus elle-même. Tout ce que par quoi Cythérée put séduire Mars : jeunesse, grâce des mouvements et beauté sans artifice de fard ni de teinture (*nullo fuco illitam, arte nulla comptam*), tout cela se trouve chez celle que les Belges nous ont envoyée. »

Pour gagner Burgos, où résidait la Cour, et où le mariage devait être célébré, le cortège se mit en route à travers les plateaux de la vieille Castille. Tout était nouveau et étrange pour Marguerite : cette langue inconnue, ces coutumes, ce décor. Quelle différence entre ces sierras pierreuses, ces montagnes sèches et fauves sur lesquelles le printemps n'avait pas encore déployé sa parure et les horizons si variés et nuancés de prairies, de jardins et de fraîches forêts où ses dernières années s'étaient écoulées ! Quel contraste aussi entre cette atmosphère de gaieté et d'insouciance qui avait marqué son séjour au pays de Namur et cette gravité castillane qui semblait être, sur le visage et dans l'allure des nobles personnages qui l'escortaient, comme le reflet des paysages austères de sa nouvelle patrie.

De château fort en château fort, de bourgade en bourgade, le cortège approchait de Burgos où Marguerite fit une entrée triomphale et telle qu'en un conte de fées. Le roi Ferdinand avait voulu lui céder sa jument favorite. Sous un même grand baldaquin de soie brochée, il cavalcadait à sa droite, tandis que l'Infant se tenait à sa gauche, tout fier et ravi du murmure d'admiration qui montait de la foule à l'apparition de la jeune princesse à la chevelure d'or. Dans la clameur des cloches et des trompettes, parmi les vivats populaires, le cortège gagna le palais royal, où l'attendait la reine Isabelle. L'Empereur, le duc de Milan, le roi de Naples s'étaient fait représenter par des ambassadeurs extraordinaires et tous les grands personnages du royaume, prélats, chevaliers, membres des États de Castille, gouverneurs, corregidores et procureurs, « en grands robes de satin cramoisi, pleines de martres, grosses chaînes au col et fort accoustrés » vinrent offrir leurs de-

voirs à la princesse des Asturies. Puis ce fut, dans un ruissellement de tissus lamés d'or et semés de pierreries, la cérémonie protocolaire du baise-main, dont les deux nouvelles belles-sœurs de Marguerite — Isabelle, veuve d'Alphonse de Portugal, et Catarina, la fiancée du prince de Galles — donnèrent l'exemple.

Comme le temps du carême n'était pas encore révolu, les souverains et les princes se rendirent au monastère de la Trinité et y passèrent les jours de la semaine sainte. Le 3 avril, lundi de Quasimodo, le mariage fut célébré dans l'imposante cathédrale où sont conservés les souvenirs du Cid Campeador et qui, de sa vieille porte fortifiée, flanquée de tours et de clochetons, domine la ville agenouillée autour d'elle. La bénédiction fut donnée aux jeunes époux par l'archevêque de Tolède, l'illustre Ximènes de Cisneros, confesseur de la Reine.

A cette occasion, des présents de toute sorte furent offerts à la jeune princesse. On retrouve, dans un inventaire que Marguerite fit elle-même dresser plus tard à Malines, une liste qui permet de constater la place que tenaient à ce moment, dans de pareils cadeaux, les grandes tapisseries décoratives où les artistes maures avaient été les premiers à exceller : « Deux pièces de tapisserie d'or, d'argent et de très riche soie, — l'Histoire et les Faits d'Alexandre le Grand, — qui venaient d'Espagne; quatre pièces de tapisserie, — l'Histoire d'Esther, — très riches et faites d'or, d'argent et de soie et qui venaient du même pays; trois pièces de tapisserie du *Cid*, très riches et magnifiques avec or et argent, achetées en Espagne; quatre pièces de tapisserie de Sainte-Hélène, du même pays; deux pièces de tapisserie des *Sept Sacrements*; dix-sept riches tapis en velours d'Espagne; plusieurs splendides taies d'oreillers et des tapisseries de chambre assorties, en drap d'or le plus riche et très fin travail à la main, avec les armes d'Aragon; édredons brodés d'or; coiffures de tête; gorgerettes et autres riches broderies venant d'Espagne. Aussi beaucoup de magnifiques pièces de vaisselle d'or et d'argent et de pierres précieuses. » Ce furent ensuite des fêtes brillantes ou populaires : tournois, courses de taureaux et festins, chaque jour étant consacré à « passe-temps nouveaux, comme tirer la chaîne, joster et autres choses riches et somptueuses ».

* * *

De tous les centres politiques de l'Europe en ce XV^e siècle finissant, il n'en était sans doute aucun où l'activité fut aussi tendue et aussi passionnante qu'en cette Cour des Rois Catholiques. Côte à côte, combinant leurs desseins sans jamais les confondre, ces deux souverains qui croyaient l'un et l'autre à la grandeur de leur mission et qui étaient imbus jusqu'au mysticisme du sentiment de leur devoir, régnaient depuis plus de vingt ans sur l'Espagne. Ils y avaient réalisé à peu près, en détruisant le brigandage, en abattant les féodaux, en amendant et harmonisant les lois, une sorte d'unité nationale dont ils apparaissaient eux-mêmes comme les représentants vivants. Leurs sujets avaient pris et devaient conserver l'habitude de faire au génie vigoureux d'Isabelle de Castille et à l'habileté tenace de son époux Ferdinand d'Aragon une part égale dans leur gloire commune :

*Tanto monta, monta tanto
Isabel como Fernando* (1).

Ensemble, ils avaient voulu et poursuivi le triomphe du Christ et la grandeur de l'Espagne. Le Moyen âge avait pris fin sans que son rêve obstiné : la délivrance de la Terre Sainte, fût accomplie. Bien plus, Byzance était tombée au pouvoir des Infidèles et le Croissant menaçait toute la Méditerranée. Du moins, Isabelle n'eut pas de cesse jusqu'au jour où, par la conquête de Grenade,

(1) Autant vaut, vaut autant Isabelle que Ferdinand.

elle eut détruit, dans la Péninsule ibérique même, les derniers débris de cet empire arabe contre lequel ses devanciers avaient lutté pendant plusieurs siècles. Cette croisade terminée, elle se tourna vers les « Conversos », c'est-à-dire vers les Maures et les Juifs qui s'étaient rattachés nominalement au catholicisme. L'Inquisition et la Sainte-Hermandad devinrent le double instrument de la politique royale. Les bûchers flambèrent pour les mauvais croyants comme pour les nobles rebelles. Cependant l'horizon des Rois Catholiques ne s'arrêtait point aux rivages d'Espagne. Pour soutenir leurs droits en Italie, ils y avaient envoyé leur armée et encouragé les exploits de Gonzalve de Cordoue, le grand Capitaine. Pour répandre au loin la foi plus encore que pour s'assurer des terres et des richesses nouvelles, ils avaient, dès 1492, l'année même de la prise de Grenade, favorisé les entreprises maritimes de Christophe Colomb. Avec le concours de Ximénès, ils s'étaient attachés à réformer les communautés ecclésiastiques et à établir, dans les doctrines et dans les mœurs, une discipline sévère qui contrastait avec la négligence et le désordre dont les autres pays d'Europe commençaient à souffrir et dont le protestantisme devait être le châtimement. Œuvre de raison, froide dans la conception, mais passionnée dans l'exécution, leur politique traduisait un effort constant vers l'unité et l'autorité. A ce titre déjà, on devine tout l'enseignement qu'elle devait comporter pour une princesse d'esprit éveillé et précoce comme l'était Marguerite. Celle-ci devait faire honneur plus tard, lorsqu'elle aurait le pouvoir entre les mains, aux leçons que lui valurent ses trois années de séjour en Espagne, dans le voisinage immédiat de ces monarques modèles dont elle avait aussitôt conquis la confiance.

Clairvoyante et infatigable, comptant sur Dieu et sur elle-même plutôt que sur autrui, — car elle avait vu dès sa jeunesse trop d'intrigues, trop de trahisons, trop de meurtres, — Isabelle adopta comme sa propre fille cette jeune princesse du Nord saine, intelligente et vigoureuse, dans laquelle elle se réjouissait de voir un jour la continuatrice de sa mission à côté d'un fils unique et bien-aimé, mais dont elle connaissait et déplorait la faiblesse physique.

Hélas! cette faiblesse même devait décevoir tous les plans des souverains.

L'amour — qui s'était allumé chez leur fils, comme par un coup de foudre — devait, après une flambée dont tous les courtisans avaient eu le spectacle (« ils s'entraiment merveilleusement », écrivait Pierre Martyr), consumer bientôt cette frêle nature de vingt ans. Deux mois après le mariage, don Juan paraissait épuisé. Les médecins qui le soignaient jugèrent qu'il serait sage de séparer pour quelque temps ces jeunes époux enamorés. Isabelle hésitait à leur infliger cette peine. Mais au début de l'automne, saison d'ailleurs favorable aux voyages, elle décida que son fils se rendrait à Lisbonne pour y assister au mariage de sa sœur aînée avec le roi de Portugal. En cours de route, à Salamanque, l'Infant dut s'aliter, tout courbaturé et transi de fièvre. Les inquiétudes s'aggravèrent d'heure en heure et Ferdinand, accompagné de Marguerite, accourut auprès du malade pour lequel on redoutait déjà le pire.

Marguerite angoissée songeait à faire un pèlerinage afin d'obtenir la guérison d'un époux aussi tendre. Mais comme l'état du malade devenait tout à fait critique, elle ne voulut pas l'abandonner et resta à son chevet jusqu'à la fin.

Don Juan vit s'approcher la mort avec une résignation toute chrétienne, essayant lui-même de consoler son entourage. Ses dernières paroles furent pour recommander à sa jeune femme effondrée l'enfant qu'elle portait dans ses flancs, fruit de leur trop bref amour et seul espoir d'un grand royaume.

La dépouille mortelle du prince fut conduite à Avila, la vieille cité chevaleresque et religieuse, pleine encore du souvenir des luttes contre le Croissant. Elle y fut déposée au monastère dominicain de Santo-Tomas dont le frère Torquemada était le supérieur.

A l'annonce d'une fin aussi cruelle, on mena grand deuil dans toute l'Espagne. Rapportant les nouvelles données par les rapports diplomatiques, Commynes assure que « toutes gens de métier ont cessé par quarante jours. Tout homme estoit vestu de noir, de ces gros bureaux et les nobles et les gens de bien chevauchent les mules couvertes jusques aux genoux dudit drap et ne leur paraissoit que les yeulx, et bannières noires estoient partout sur les portes des villes ».

Cependant, un espoir subsistait encore : la grossesse de Marguerite. « Je me tais, écrit Jean Le Maire dans sa *Couronne Margarithique*, de son mal d'enfant duquel elle travailla douze jours et douze nuits entières, sans intermission et sans pouvoir prendre refection de manger ni de dormir. » Au lieu de l'héritier tant souhaité, la jeune veuve mit au monde une fille qui vécut à peine.

Ainsi s'écroulait le bel avenir que les Rois Catholiques avaient rêvé pour leur dynastie. A qui reviendrait désormais cette succession aux trônes de Castille, d'Aragon, de Léon et de Grenade que ce double décès laissait en déshérence? Le peuple castillan, dont Marguerite, par sa grâce native autant que par son infortune, avait su gagner le cœur, la considérait encore comme sa future reine, bien que les souverains, quelque sincère et vive que fût leur affection pour cette belle-fille dont ils avaient pu apprécier déjà le caractère et les mérites, eussent décidé que leur héritage reviendrait à leur fille aînée, Isabelle, mariée au roi de Portugal, afin d'échoir ensuite au fils qu'on espérait d'elle. Le fils issu de ce mariage, le prince Miguel, devait d'ailleurs, lui aussi, mourir prématurément et ce fut de la sorte que la princesse Juana, épouse de Philippe le Beau, devint à son tour, en 1501, l'héritière d'Espagne.

Pendant toute cette période de deuil, la popularité qui entourait Marguerite était telle qu'elle était souvent obligée, disent les chroniques, « d'attendre la nuit, dans l'ombre des oliviers, pour entrer dans les bourgs et villes, tant on se pressait autour de sa litière, la foule criant qu'elle la voulait comme princesse, si bien que lorsque la reine de Portugal, déclarée héritière, entra dans les villes, on la saluait à peine ».

Marguerite demeurait d'ailleurs toute proche de la reine Isabelle qui retrouvait en elle comme un souvenir vivant du fils dont la mort avait brisé son cœur. Attentives ensemble à la mémoire du jeune prince, elles voulurent veiller l'une et l'autre à diriger l'érection d'un mausolée sur la tombe de don Juan. Une statue de marbre blanc le représente, dans le *crucero* de Santo-Tomas, couché sur un lit de parade, la tête ornée d'une couronne et les mains jointes sur une grande épée nue. L'œuvre, qui exprime bien la grâce d'une vie fragile et fauchée dans sa première fleur, est d'un style plus florentin qu'espagnol. Les vertus théologiques et cardinales sont sculptées aux flancs du monument, dont les angles sont décorés de quatre griffons héraldiques. Sur les revenus de son douaire, Marguerite en paya toute la dépense, affectant de plus chaque année une rente de 40,000 maravedis à la célébration, sur cette tombe, d'un « obit » perpétuel.

* * *

Cependant, rien ne justifiait la prolongation du séjour de Marguerite en Espagne. Son père et son frère réclamaient instamment son retour et il ne restait plus, après avoir réglé les questions relatives à la restitution de la dot et à la constitution du douaire, qu'à s'assurer du meilleur moyen de regagner les Pays-Bas. L'Empereur se défendait cependant de tout nouveau projet de mariage pour Marguerite et il semble bien que les confidences auxquelles ils se laissait aller à ce sujet, fussent surtout destinées à entretenir entre les Rois Catholiques et le roi de France une animosité toute favorable à ses propres desseins.

Voici un curieux tour d'horizon matrimonial que nous révèle

un rapport de Fuensalida à Ferdinand, rapport où l'ambassadeur relate les propos que lui a tenus l'Empereur : « Il n'y a pas de prince dans la Chrétienté qu'elle puisse épouser. Le roi de Naples n'a pas de fils en âge de mariage. Le roi d'Angleterre a déjà promis son fils à la fille des Souverains Catholiques. Le roi d'Ecosse est un pauvre. Le duc d'York (Perkin Warbeck) est marié et pas libre. Le roi de Hongrie a une femme. Le roi de Pologne est un rien du tout. Il n'y a pas de mari pour elle. Il est vrai que le roi de France parle de répudier sa femme et de la marier à Monsieur Louis avec grande dot et biens tandis qu'il garderoit la Bretagne, puisqu'il a perdu l'espoir d'avoir des enfants par elle et il désire épouser ma fille Marguerite. Mais je n'y consentirai à aucun prix, ni ma fille qui a une grande objection à aller en France. En outre, je tiens pour certain que le roi de France a fait donner à ma fille quelque chose qui a provoqué son mauvais accouchement et aussi bien qu'il a tenté de faire empoisonner le roi Ferdinand. Si bien que pour le moment, il ne faut pas parler du mariage de ma fille. »

En attendant l'heure souhaitée de son retour, Marguerite demeurait associée à la vie des souverains espagnols. C'est ainsi qu'elle assista en mai 1499 au mariage par procuration de sa belle-sœur Catarina avec le prince Arthur d'Angleterre, — mariage qui connut lui aussi une fortune singulière, puisque, bientôt veuve, Catherine d'Aragon devait ensuite épouser le frère aîné d'Arthur, le futur Henry VIII, et devenir ainsi la victime d'un drame conjugal qui contribua à détacher l'Angleterre de la foi romaine.

L'aimable Margot faisait bénéficier sa belle-sœur des leçons de sa jeune science, notamment en lui enseignant le français. C'est aussi par un rapport diplomatique que ce détail nous est révélé. L'ambassadeur espagnol à Londres écrivait dès le 17 juillet 1498 à ses souverains : « La reine et la mère du Roi désirent que la princesse de Galles parle toujours français avec la princesse Marguerite... C'est nécessaire, ces dames ignorant le latin et l'espagnol et quand elle viendra en Angleterre, elles souhaitent s'entretenir avec elle... Elles conseillent que la princesse de Galles s'habitue à boire du vin, l'eau d'Angleterre n'est pas buvable et même si elle l'était, le climat ne permet pas d'en boire... »

Ce ne fut qu'au début de l'automne de 1499 que le départ de Marguerite fut enfin décidé. Elle était en ce moment à Grenade, où ses jeunes yeux s'émerveillaient au spectacle du Généralife. Le 28 septembre, Ferdinand lui fit remettre les bijoux, livres et tableaux qui étaient pour la plupart des cadeaux de mariage et son frère Philippe lui assura l'argent nécessaire au voyage.

Dans sa hâte de rentrer en possession de sa fille, Maximilien ne s'était pas arrêté aux difficultés ni aux dangers d'un retour par mer. « J'enverrai une frégate de Gênes, disait-il à Fuensalida. Le roi et la reine la feront escorter de quatre barques et elle sera en parfaite sécurité. » L'ambassadeur objecta en vain le risque des corsaires et des Français et qu'un si petit appareil était injurieux pour une si grande princesse. Maximilien, obstiné, voulait sa fille, quel que fût le risque.

Heureusement, les attermolements même que les Rois Catholiques avaient opposés, de mois en mois, au départ de Marguerite eurent pour résultat qu'elle put, cette fois, éviter la voie maritime.

Charles VIII, après avoir chevauché et couru l'aventure en Italie, du Milanais aux Pouilles, était mort misérablement, le crâne fracassé dans un accident banal, en son château d'Amboise. Louis d'Orléans, son cousin, qui avait hérité de la couronne et de sa veuve, n'avait pas oublié l'amitié qu'il avait nouée, quelque dix ans auparavant, avec la petite reine d'Amboise. D'ailleurs, si ses relations avec Maximilien demeuraient très tendues, il n'en était pas de même de ses rapports avec Philippe le Beau qui, en sa qualité de souverain des Pays-Bas, avait habilement détaché sa propre politique de celle de son père.

Le roi de France fit preuve de galanterie. Il donna des ordres pour que celle qui avait été sa compagne d'enfance pût traverser

en toute sécurité ce beau royaume qui aurait dû être le sien. A son arrivée à Bayonne, Marguerite retrouva plusieurs gentils-hommes flamands venus à sa rencontre sous la conduite de Jacques de Luxembourg. Ce fut en compagnie de cette escorte d'honneur, et par petites journées, qu'elle gagna Paris où elle fut rendue au mois de février. Puis, par Compiègne, Arras et Courtrai, la jeune princesse retrouva, sous son vêtement d'hiver, la belle campagne flamande qu'elle avait quittée depuis trois ans. En route, elle apprit une nouvelle qui emplit d'émotion et de joie son cœur demeuré si fidèle au destin de la Maison de Bourgogne; sa belle-sœur Jeanne, déjà mère de deux filles, venait de mettre au monde, au Prinsenhof de Gand, le 24 février 1500, un fils de belle venue. En brûlant les étapes, Marguerite arriverait à temps pour le baptême. Elle entra à Gand le 5 mars, accueillie avec allégresse.

Henry CARTON DE WIART,
Ministre d'État,
Membre de l'Académie royale de Langue
et de Littérature françaises.

Les déviations du judaïsme

Notre curiosité ne cesse pas d'être attirée par le phénomène juif. Paradoxale est l'existence de ce peuple inassimilable au milieu des nations modernes. Paradoxal, ce témoignage à rebours rendu au Christ par le peuple décide. « De même que les chrétiens portent la Croix en saillie sur leurs poitrines ou sur les frontons de leurs tabernacles, les Juifs la portent en creux dans leurs âmes dévastées ou dans les cavernes périlleuses de leurs synagogues. Quoi qu'ils disent et quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent pas n'être l'intaille du Sceau de la Rédemption (1). »

Depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne, les Juifs ont peu changé. Ils ont rempli d'argent leurs coffres-forts et ils ont poussé à bout leur évolution; ils étaient déjà, au premier et au second siècle de notre ère, le peuple étrange qu'ils sont aujourd'hui. Païens et chrétiens regardaient déjà alors, avec stupéfaction, ces « ennemis du genre humain ».

Le R. P. Bonsirven vient de nous donner, sur le judaïsme au temps de Notre-Seigneur, un petit livre que devront lire tous ceux que le problème juif intéresse. On y verra comment, en déviant de la religion de l'Ancien Testament, le judaïsme s'est ancré dans quelques erreurs fondamentales qui l'ont séparé du reste de l'humanité.

* * *

Ces erreurs exagèrent des vérités que les Juifs devaient à leur théologie. La première des vérités est qu'Israël est la nation élue. Elle se lit à toutes les pages de la Bible. Saint Paul l'a magnifiquement traduite dans son épître aux Romains : « L'adoption, la Gloire, les alliances, la Loi, le Culte, les promesses, les patriarches, le Christ selon la chair : tout cela leur appartient » (Rom., IX, 4-5).

L'erreur gît seulement dans la façon dont ils ont compris eux-mêmes et traduit en acte cette vérité. Ils avaient raison, certes, de méditer sur les prédilections de Dieu à leur égard. Nous ne leur reprocherions pas d'avoir imaginé la parabole que racontait R. Juda (vers 150) (2). « A quoi la chose est-elle semblable? A un

(1) LÉON BLOY, *Le Salut par les Juifs*, Paris, Editions Crès, p. 82.

(2) *Les idées juives au temps de Notre-Seigneur* (Bibliothèque catholique des Sciences religieuses), Paris, Bloud et Gay.

homme qui voyageait et qui faisait marcher son fils devant lui. Vinrent des voleurs pour le prendre de devant lui et l'emmenèrent prisonnier : il le prit de devant lui et le mit derrière lui. Vint un ours pour le saisir derrière lui ; il le prit de derrière lui et le mit devant lui. Vinrent des voleurs par devant et des ours par derrière ; il le prit et le mit sur ses bras. Le fils se mit à se tourmenter à cause du soleil brûlant : son père étendit sur lui son habit ; il eut faim, il lui donna à manger ; il eut soif, il lui donna à boire. Ainsi fit le Saint, béni soit-il, suivant qu'il est dit (*Osée*, XI, 3) : « Et moi, j'apprenais à marcher à Ephraïm, les prenant par leurs bras, et ils n'ont pas su que je prenais soin d'eux... »

Ils ont eu le tort de croire qu'ils étaient pour quelque chose dans le choix divin, ou plutôt que c'étaient eux qui avaient choisi Dieu. Ils racontaient que lorsque Dieu révéla sa Loi, il le fit publiquement, l'offrant à tous les peuples, après l'avoir fait écrire dans les soixante-dix langues des soixante-dix nations, et que, pour ne pas renoncer à leurs vices, les nations n'acceptèrent point le joug, tandis qu'Israël s'avança et s'offrit.

De même, ils sont insupportables sur le thème de leurs vertus et de leurs excellences. On dira que ce n'est que du chauvinisme, et aucune des grandes nations d'aujourd'hui ne pourrait leur jeter la première pierre. Le contraste cependant est risible entre la conviction qu'ils se sont faite de leur prééminence et la modeste réalité. Israël, répètent-ils, est « un peuple grand », « un peuple non pareil et illustre », « un peuple à la racine puissante » ; c'est un rocher et une pierre, alors que les nations ne sont que des vases d'argile : « Que le rocher tombe sur le pot, malheur au pot ; que le pot tombe sur le rocher, malheur au pot ; de toute façon, malheur au pot (1). » Leur pays est le plus vaste et le plus fertile de tous, c'est la plus haute des terres, ses olives éclatent de suc, ses grappes de raisins sont énormes, chaque contrée de Palestine se différencie par le goût de ces fruits...

Qui pis est, le mépris et la haine des autres nations vont de pair avec leur chauvinisme national et religieux. On peut encore excuser, comme le fait charitablement le P. Bonsirven, cette attitude. « Ils voyaient dans ces « nations du siècle » des ennemis de Dieu, qui l'outrageaient par leur idolâtrie et leur immoralité : ne se devaient-ils pas de les poursuivre d'une haine sacrée ? D'autre part, depuis des siècles, Israël avait eu tant à souffrir des peuples païens... »

Mais, s'ils n'ont pas toujours tort de reprocher aux païens leurs vices et leurs turpitudes, ils exagèrent. Ils ont créé, à l'usage de leur polémique, un païen croquemitaine et sadique. Tous les païens auraient été possédés de l'instinct de volupté, toutes leurs femmes auraient été adultères, tous leurs enfants adultérins. Ils se repaîtraient de sang. R. Jacob (vers 130) racontait qu'il avait vu un païen lier son père et le livrer à son chien qui le dévora.

Un Juif, enseignent-ils, doit toujours se méfier des païens, ne pas recourir à leurs médecins, ni à leurs sages-femmes, ni à leurs barbiers. Les païens seraient, en outre, incapables d'observer la moindre part des commandements divins. R. Siméon avait une parabole là-dessus : « Un homme qui allait à son aire avec son chien et son âne mit cinq mesures sur le dos de son âne et deux sur le dos de son chien. Comme l'âne marchait, le chien tirait la langue ; son maître lui prit une mesure pour la mettre sur le dos de l'âne ; mais le chien tirait encore la langue. Alors son maître lui dit : « Que tu sois chargé, tu tires la langue ; que tu ne sois pas chargé, tu tires encore la langue ! » Ainsi les sept commandements (donnés à Noé, suivant la théorie juive, pour être gardés par toutes les nations) que les nations avaient reçus, elles n'ont pas pu s'y tenir ; alors Dieu les en a déchargées pour les donner à Israël (1). »

Les païens ne sont pas des hommes, leurs ossements ne souillent plus, pas plus que des ossements d'animaux, mais leurs pays sont impurs, le meilleur d'entre eux est digne de mort...

* * *

Une autre erreur du judaïsme, corollaire de la première, ce fut de s'emmurer dans une religion surchargée de pratiques particulières et confondue avec un nationalisme étroit.

Certes, toutes les anciennes religions étaient nationales, et pour qu'Israël pût conserver les doctrines révélées, il était nécessaire, au début, qu'il vécût séparé des autres peuples. « Le législateur, écrivait fort bien le pseudo-Aristée, au second siècle avant notre ère, instruit de toutes choses par Dieu, nous a enfermés dans des barrières inviolables et dans des murs de fer, afin que nous ne nous mêlions en rien aux autres nations, nous gardant purs de corps et d'âme, nous purifiant des vaines pensées... (1) »

Du moyen, il ne fallait cependant pas faire une fin en soi, ni ériger en principe intangible cette loi d'isolement. Les Juifs ont ainsi identifié la révélation divine avec leur propre nation et leurs habitudes nationales. Comme l'a très bien noté le P. Bonsirven : « Ce lien étroit, qui joint en une seule entité la nation d'Israël et la religion d'Israël, est pour l'une et l'autre une force invincible et une garantie de vie : la religion rattache à la nation et le nationalisme ramène à la religion. Mais n'est-ce pas aussi une tare congénitale, une contradiction interne ? Religion signifie une réalité de soi supranationale et supraterrestre, supérieure aux contingences et aux vicissitudes d'une terre et d'une patrie : et la religion juive s'identifiant à la nation juive ne s'alourdit-elle pas d'un poids destiné à l'écraser ? »

Pris dans ce carcan, — qui n'aurait dû être qu'un joug léger, — Israël a manqué les occasions de conquérir le monde à une civilisation supérieure qui aurait mérité de rayonner. Son prosélytisme a été handicapé par des obligations aussi répulsives pour les païens que la circoncision et les abstinences alimentaires ; sa culture n'a pas su s'assimiler ce qu'il y avait de magnifique et de large dans la philosophie grecque. Il était réservé au christianisme d'être plus souple.

* * *

La troisième vérité, corrompue encore une fois par exagération, ce fut l'attachement d'Israël à sa Loi.

La Loi était bonne, et touchant fut le zèle des Juifs à l'étudier et à la pratiquer. Mais ils en arrivèrent à oublier que la Loi était une route et non un terme. Ils prirent plaisir à multiplier les commandements (le nombre en fut fixé à 613 au III^e siècle), à raisonner sans fin sur la manière de les accomplir, à multiplier les cas de conscience ; ils eurent le triste mérite de créer une nouvelle catégorie de religion : la religion du livre et du formalisme. Leurs plus excellents principes, comme celui-ci : « Il faut pratiquer les commandements avec joie », tournaient court devant la recherche de l'observance pour elle-même et pour la gloire, prise plus que tout, d'avoir été méticuleux dans le service de Dieu. Leur façon de « ruser » avec les préceptes pour les alléger marque leur système d'une autre tare déplaisante. « Par exemple, afin de pouvoir, au jour du sabbat, porter un fardeau d'une maison à une autre, ou franchir une distance dépassant les deux mille coudées autorisées, la Loi permettait de joindre artificiellement plusieurs maisons ensemble, ou de constituer un domicile fictif. »

Oportuit illa facere et haec non omittere. Il ne fallait pas oublier que la Loi positive et extérieure n'oblige que secondairement et dans le sillage de motifs plus hauts, comme sont l'amour de Dieu ou le mérite de l'obéissance ; que les préceptes de justice ou de

(1) *Esther Rabba*, 7, 12 sur 111, 56, cité par Bonsirven, p. 72.

(1) *Lévitique Rabba*, 13,2, cité par Bonsirven, p. 78.

(1) *Lettre d'Aristée*, § 139, cité par Bonsirven, p. 84.

charité envers le prochain, qui ne se traduisent pas aussi facilement en textes de loi, n'en ont que plus d'importance; que, bien que la transgression soit plus perceptible, il est moins grave de manger du porc que de calomnier le prochain. « Ce sont, dit encore très bien le P. Bonsirven, les dangers qui menacent toute religion, qu'envahit la prolifération des lois positives, imposant des attitudes tout extérieures et que viennent opprimer des juristes, ayant la manie des réglementations sans fin, tels que furent les Pharisiens. Le formalisme guette ces religions, c'est-à-dire la conviction d'avoir satisfait à tous ses devoirs et contenté Dieu, quand on lui a payé le tribut matériel de rites tout extérieurs et faciles à vider de tout amour. »

* * *

Le judaïsme ainsi dévié de la ligne qu'il aurait suivie normalement s'il était resté fidèle aux grands principes de la Loi mosaïque et à la réforme des Prophètes a rempli, malgré lui, sa mission providentielle. Il a préparé ce Messie qu'il ne devait pas reconnaître. Il a transmis à l'Eglise chrétienne les vérités qu'il n'avait su garder intactes, mais qui n'étaient pas mortes, grâce à lui.

Cependant, il continuait sa course à l'abîme. Au milieu du monde moderne, beaucoup de Juifs ont perdu le sens du mystère et du surnaturel. Leur religion n'est plus que la religion naturelle, lestée cependant du dogme de l'élection. C'est celui-ci qui soutient la Loi, la Liturgie et les observances et qui maintient la race. C'est lui qui console les Juifs dans leur exil perpétuel, et qui les enorgueillit parmi les autres races. Victime et prophète de Dieu, c'en est assez pour qu'Israël vive.

LUCIEN CERFAUX,
Professeur à l'Université de Louvain.

OCÉANIE⁽¹⁾

ILES DE COOK

Le nom du capitaine Cook ne survit que dans l'appellation d'un archipel situé à deux jours de navigation au sud-ouest de Tahiti. Cet Anglais, que l'humilité de ses origines contraignit à s'embarquer comme mousse, parcourut le grand Océan, se faisant passer pour le fils du roi d'Angleterre afin d'en imposer aux chefs canaques, insensibles à la majesté de son uniforme écarlate; il eut surtout le mérite de réduire à néant cette illusion d'un continent dont la Terre de Feu, la Nouvelle-Zélande et même l'Australie constituaient les avancées septentrionales.

L'archipel de Cook, ou Rarotonga, est peuplé de Polynésiens, mieux charpentés que ceux de Tahiti, plus sombres de pigment, et qui se prétendent au centre de dispersion de leur race; ils ont peuplé la Nouvelle-Zélande par une migration dont survit au Musée de Wellington un témoin, pirogue énorme aussi impressionnante que les trirèmes du lac Némi.

Amateurs de pantomimes, les Rarotongans s'y délassent, après l'attente de la chute pour les noix de coco, la cuisson du fruit de l'arbre à pain ou la pêche.

Leur représentation vaut un compte rendu. La troupe d'abord, dans le costume polynésien, les hommes torse nu, enguirlandés de fleurs, coiffés de diadèmes; le décor ensuite, surpassant tous les théâtres de verdure du monde: pas de vestiaire ou d'ouvreuse,

ni fauteuil ni programme; un fond de palmiers, de pandanus et d'arbres élancés dont le feuillage rappelle la « chevelure d'ange »; le ressac pendulaire de l'océan;

La pantomime enfin, folklorique, retraçant les aventures du chef Tokereau, attiré par son ennemi dans un traquenard et qui, grièvement blessé, se sauve et se venge par la dégustation des yeux de son vaincu, le tout compliqué d'enlèvement de mineures et de récitatifs accompagnés par l'orchestre. Celui-ci comportait l'authentique grosse caisse d'un régiment caucasien n° 23 de la Grande Guerre, échouée là, Dieu sait comment!

Aux entr'actes fonctionnait un ballet de jeunes filles, très sages et très paresseuses. Peu importe qu'encombré de redites, ce spectacle ait duré plus longtemps que *Parsifal*!

On le délaissait à regret pour Avarua, où l'influence britannique se traduit en toutes choses: pas de métis, peu de Chinois, écoles, missions, cliniques, routes et jardins bien tenus. A quatre jours seulement de navigation de sa métropole, la Nouvelle-Zélande, l'archipel attire d'année en année davantage de touristes.

Je m'y suis reposé dans une pension de famille, imprégnée d'atmosphère *tea cosy*; autographe encadré du duc et de la duchesse d'York; les œuvres de Dickens, reliées et, pour Christmas, un pudding âgé de deux ans, plus noir que de l'antracite. Ajoutez que les hôtes furent compagnes d'enfance de Catherine Mansfield et conservent pieusement un portrait jauni, montrant la fillette en robe à volants avec, déjà, la frange de cheveux à la chinoise sur le front et, comme un reflet de son âme, « de son âme à elle, étrangement douce et profonde ».

Cette coïncidence enrichissait singulièrement le pittoresque des îles de Cook, renforçant le souvenir de la pantomime indigène dont les acteurs, maintenant libérés, plongeaient et nageaient à l'envi autour des canots à moteur.

PAGO-PAGO

Après une courte escale dans les îles Tonga, où la reine Palote joue au mah-jong du matin au soir avec ses ministres, survinrent les Samoa, dont le groupe oriental appartient aux États-Unis.

L'excellent port de Pago-Pago occupe, dans le Pacifique, une position relativement centrale; aussi, relais stratégique, y voit-on les sous-marins, les mouilleurs de mines et les génératrices de courant...

Ici de nouveau se marque le « péril japonais », ou plus exactement l'antagonisme entre les Jaunes et les Blancs dans le Pacifique. Les puissances n'ont guère peuplé l'Océanie, poussière d'archipels, et ce domaine immense, l'Australasie exceptée, réduit ses ressources naturelles au coprah, aux phosphates, à la nacre, aux perles et aux fruits, Méditerranée de transit où se coupent les diagonales des compagnies de navigation pour l'échange économique entre l'Asie et l'Amérique. Toutefois, sa pauvreté même la rend susceptible d'un peuplement différent en substitut à ses races agonisantes; aux Hawaï les champs d'ananas et de canne à sucre utilisent la main-d'œuvre coréenne ou philippine; aux Fidji les Hindous cultivent les rizières.

Les Chinois se sont installés à peu près partout, trustant l'activité des factoreries, prenant petit bénéfice sur une émouvante camelote, sobres, prolifiques, responsables du métissage; s'en allant aussi mystérieusement qu'ils arrivent.

Après eux, dès que leur fut inexorablement fermée la Californie, sont venus les Japonais, les évinçant aux comptoirs de l'Insulinde; ils grignotent maintenant le commerce polynésien, sans parler de leurs jardiniers d'élite; plus endurants encore que les Chinois, d'une moralité irréprochable, ils vendent à des prix de contes de fées. Non pas que les bicyclettes offertes par la ténacité de leurs commis

(1) Voir *La revue catholique* du 18 janvier 1935.

voyageurs permettraient à Antonin Magne de gagner le Tour de France, mais elles ne coûtent que 40 francs, rendues à Tahiti...

Ces emprises inquiètent déjà les Américains, qui redoutent davantage une lame de fond, refoulant les Nippons vers ces archipels si bien adaptés à leur ethnographie. Ils craignent la Mandchourie et l'Formose saturés, et cette hantise, irraisonnée, tracas semblablement éleveurs d'Australie, colons néo-élandais, planteurs de caoutchouc à Sumatra; elle explique le renforcement continu de Singapour, devenu pour l'Empire britannique ce qu'était Suez au XIX^e siècle.

Par ces considérants stationnent dans la baie de Pago-Pago destroyers gris-perle et navire porte-hydravions, tandis que circulent des marins, impeccables comme à Coblenz en 1919.

On en oublie le paysage analogue à celui des Marquises, l'île Tutuila étant une île haute, aux pentes plaquées de verdure, et qui s'enclasse dans une barre de corail, mi-émergée.

Une camionnette nous conduit à l'intérieur; arrêt au premier village samoan, population très différente de structure, plus lourde; des huttes circulaires, bâties sur pieux espacés pour permettre, de jour, l'aération; de nuit, les stores en fibre de palmiers assurent l'isolement; à l'intérieur, le mobilier décourage par son disparate: nattes en fibres et réchauds électriques.

Plus loin, dans une sorte de forum couvert, où se réunissent les notables, des fillettes de dix à douze ans, assises, dansent pour nous au ralenti, sur quelles sources d'inspiration?

Le paganisme des Polynésiens, en effet, cependant si riche en pratiques de totems et de tabous, ne s'est jamais exprimé en chorégraphie; seuls l'amour et la mort en ont donné, jadis, la signification; ici, par l'influence blanche, l'oblitération est totale, et l'on danse peut-être, simplement pour le plaisir du mouvement, rythmé par une baguette, frappant une autre baguette, avec des subtilités dignes de Gene Krupa, et, en outre, un chœur plaintif, presque « jodlé » à la manière tyrolienne, que l'on retrouve dans de si nombreuses musiques de folklore.

Au retour dans Pago-Pago, autre spectacle, la « native police », zouaves pontificaux en tissu éponge, joue au ase-ball contre un détachement de la marine américaine. Un pèlerinage littéraire terminait ce séjour, de l'autre côté de la baie à Lélioloa. C'est ici que s'est passé un drame, dont Somerset Maugham a recueilli l'anecdote: Pluie... Le cinéma et le théâtre s'en sont emparés, permettant, entre autres, à Gloria Swanson une interprétation qui restituait l'atmosphère de cafard et de démoralisation de Pago-Pago à laquelle seuls échappent ceux que sauvegardent la grandeur et la servitude militaires.

Il pleuvait, pluie d'accablement dont l'arrêt transforme l'air en étuve. Il pleut, sur Pago-Pago, tous les jours, depuis vingt et un ans... en été, averse de quelques minutes; en saison humide, ouragan de plusieurs heures, couvrant toutes choses, pieds des meubles, fleurs de papier peint et volonté des hommes, d'une moisissure de champignon.

Je suis entré dans le bungalow; la chambre de Sadie Thomson, toujours sordide, avec les bouts de cigarette, refroidi et la moustiquaire trouée, contenait toujours le vieux gramophone à cornet sur lequel nasillaient les chansons de marin d'Yvonne Georges avant que le révérend Davidson ne sombre dans la folie du démon de midi...

SAMOA APIA

Le lendemain apparut Upolu, dans les Samoa occidentales, ne conservant guère de traces de la colonisation allemande d'avant-guerre, sinon un lot de cartes postales avec la légende: *Eine grasse auf Samoa*, que les marins du *Lutzow* adressaient, pour Noël à leur Gretchen,

Une grande ombre habite Upolu: Robert-Louis Stevenson l'écrivain anglais. Si Pierre Loti avait arrêté ses croisières dans Tahiti, nous n'oserions y aborder sans une préparation; et l'on comprend ces Anglo-Saxons qui relisent *l'Île au trésor* ou *Docteur Jekyll et Monsieur Hyde*, et surtout la vie même de Robert Louis Stevenson.

Cet Écossais, né en 1850, accompagnait, enfant, son père en des tournées d'inspection aux lochs du Nord qui lui donnèrent la phobie des brouillards et le respect de la peur. Inscrit au barreau quelques mois, la littérature le saisit bientôt à la gorge; dilettantisme stérile jusqu'au jour où la maladie, à défaut de la véritable misère, l'illumina de cette lucidité, stimulant pour les artistes convaincus par l'abréviation d'une existence qu'ils ont offerte en holocauste à leur génie.

Mais Marcel Proust, après avoir déposé les cattleyas mauves chez Odette Swann, calfeutrait son asthme entre des murs blindés de liège, et construisait un univers minutieusement cérébral, Robert-Louis Stevenson, lui, ayant camouflé sa tuberculose, de sanatoria en pensions de famille, s'embarquait, passager d'entre-pont, pour aller retrouver à la frontière du Texas une fiancée.

Désormais, dépouillé de sa bohème, soutenu par une intelligence complémentaire, contre laquelle, parfois en secret, il se cabre, Stevenson recueille les fruits de sa souffrance. Un jour, vers 1890, toute la famille cingle vers les mers du sud, dont il parle depuis son enfance.

Après plusieurs années de navigation, coupées d'escales et de rechutes, l'équilibre des indigènes, la douceur du climat et la beauté invariable du paysage fixent Stevenson dans les Samoa à l'heure où le pauvre Gauguin achève, par une rixe avec Vincent Van Gogh, un séjour en Arles.

1890; les Samoa émettent des timbres-poste, rarissimes, qui attestent les querelles des missionnaires allemands, anglais et américains. Les indigènes assistent à des prêches contradictoires; on leur interdit leurs coutumes; on les déguise; on leur révèle des notions de « bien » et de « mal » jusqu'alors insoupçonnées. Leur chef, Mafautu, que ces injustices écœurent, monte avec ses guerriers sur le plateau de Vailima où le planteur Robert-Louis Stevenson construit sa résidence. Celui-ci devient alors une espèce de saint Louis des antipodes, rend justice sous un eucalyptus, s'improvise rebouteux, plaide pour les indigènes et leur roi devant des consuls agacés de cette ingérence. Et dans cette maison, intacte aujourd'hui, musée par la seule survivance des cloisons, d'un encrier et de quelques portraits, s'achève une vie, consolée par l'air tiède, des embellies de santé, dans une quiétude d'apaisement bourgeois, presque patriarcal, avec la prière du soir en commun, les serviteurs qui poseront pour un groupe photographique digne de figurer dans l'album de famille.

Et puis, un après-midi de décembre 1894, attaque d'apoplexie. Soixante Samoans, ayant repris l'allure ancestrale, tatoués et sanglotants, le conduiront au sommet du mont Vaéa, selon son désir, au pied d'un bouquet d'hibiscus, toujours fleuri, avec tout autour, au loin, le cercle parfait de l'océan, par delà le cercle parfait des coraux blancs et par delà le cercle parfait des grands palmiers.

Ici la piété britannique a élevé un monument dont la sobriété respecte la Mort; sur le granit s'inscrivent les vers réclamés par Stevenson pour épitaphe: « Il gît ici, où il a souhaité d'être... chez lui, navigateur revenu de la mer... chez lui, chasseur rentré de la montagne... »

Tout, après ce pèlerinage, passe à l'arrière-plan; et l'excursion dans une île déjà diversifiée par sa végétation proche de l'Insulinde; et la découverte d'araignées qui enveloppent des buissons entiers dans une gaine de soie jaune, et les plantations de cacao.

Le fantôme de Robert-Louis vous accompagne partout, jusqu'au moment de pénétrer dans cette école d'Avele dont l'écrivain aurait

approuvé l'esprit, sans réserves. Son principe pédagogique consiste à faire des jeunes gens qui lui sont confiés non des Européens de contrefaçon, mais des Polynésiens d'élite. Le gouvernement néo-zélandais, mandaté par la Société des Nations, maintient tout ce qui, dans l'ordre des coutumes indigènes, est compatible avec le droit naturel.

Il n'en coûte qu'une livre sterling annuellement aux parents, le surplus de l'entretien à charge du pouvoir, absorbé surtout par des frais médicaux, car l'éléphantiasis atteint endémiquement 50 % des élèves.

Nous sommes à nouveau sur un contrefort du mont Vaéa : rideaux de cèdres australiens, de fougères arborescentes, massifs d'azalées et de bougainvillées; les professeurs samoans habitent des cases, construites de leurs mains, de même que les dortoirs des jeunes gens, dont les mallettes cachent des sifflets, du chewing-gum et la photo de Lindberg.

On leur apprend lecture, écriture en samoan, rudiments d'anglais, d'histoire et de géographie; l'instruction religieuse est assurée par les missions; l'enseignement technique constitue la raison d'être principale de l'école.

Adolescents à la coloration d'un brun chocolat, portant le « lava lava » ou jupe bleu foncé à trois galons jaunes, vêtement national, ils s'assemblent pour un récital de chants collectifs. Par la chaleur de ces voix cuivrées, on croirait écouter un disque de *Spirituals* négro-américains, dont le rythme aurait été souligné par des battements de mains, sur un tambour mat; d'autres interprétations suivirent, simplement descriptives, montrant la langue samoane dans sa richesse souple, véritable italien du Pacifique.

Des danses, pantomimes plutôt, retraçant la fabrication des nattes, la cuisson du taro, le tressage des cordes, se terminèrent sur des parodies comiques : attitudes d'oiseaux ou de rongeurs. Puis ce furent des jeux folkloriques, que nous retrouveriez dans un Breughel du Musée de Vienne : *Jeux d'enfants*.

Finalement les jeunes gens s'assirent, de nouveau pour un chant d'adieu dont, par une intention pieuse, le texte s'achevait sur l'épigramme de Stevenson? « *Home is the sailor, home from sea... and the hunter, home from the hill.* »

Au sommet du mont Vaéa resplendissaient les palmiers; cette minute confondait les deux impressions dominantes des Samoa : souvenir de Robert-Louis Stevenson, et, surtout, cette joie de contempler une jeunesse saine et sportive, régénérée, honneur de la colonisation britannique.

FIDJI

Jules Verne nous a conté, avec mauvaise foi, que Philéas Fogg, en arrivant à Londres, s'aperçut de ce qu'il avait gagné un jour, simplement pour avoir orienté son *Tour du Monde* dans le sens de la rotation de la terre.

Je n'ai pas eu cette chance, mais je m'en suis convaincu plus vite... Les géographes, en effet, ont tracé aux environs du méridien n° 180 la « ligne du changement de date », et nous avons appris, au soir du 20 février, que le jour suivant serait le 22; circonstance bien déconcertante pour l'un des passagers, qui s'appropriait précisément à fêter le lendemain son anniversaire, à telle enseigne que cet aimable vieillard n'a jamais connu le moment exact où il est entré dans sa septante-septième année; cela n'a pas empêché la croisière de la fêter à la manière anglo-saxonne, avec un superbe gâteau surmonté d'une ampoule électrique, faute d'avoir réuni les soixante-seize bougies nécessaires.

Ceci nous consolait assez mal de nos adieux à la Polynésie, à laquelle n'appartenait plus l'escale suivante : les Fidji, beaucoup plus proches de la Nouvelle-Calédonie.

Colonie de la couronne anglaise, l'archipel des Fidji illustre les

principes appliqués dans l'empire. La population native, mélange de Polynésiens et de Mélanésiens, n'a résisté, ni économiquement ni démographiquement, au contact des Blancs.

En présence de la fertilité du sol, et devant l'indolence des indigènes, les Anglais, dès 1878, ont fait appel à la main-d'œuvre hindoue; ces « tamouls », plus nombreux maintenant que les Fidjiens, sont devenus propriétaires de plantations de canne à sucre, de champs de coton et de rizières. Ils ont toutefois défloré le paysage; sales, et d'une incrustable tristesse, leurs villages font tâche, alternant avec ces « réserves » fidjiennes heureusement maintenues dans le style primitif : huttes rectangulaires, composées de matières végétales aux savantes ligatures.

Les Fidjiens ont beaucoup évolué depuis le siècle dernier; guerriers et anthropophages avérés, leur mythologie, connue de quelques initiés seulement, comportait une série de rites sanglants : la construction d'une case de chef, par exemple, entraînait la crémation d'un esclave par pieu de soubassement; on priaît les vieillards ou les malades de grimper sur un jeune cocotier et les malheureux, incapables de résister aux secousses imprimées, signaient leur arrêt de mort.

Thakambau, dernier empereur des Fidji, véritable gourmet du cannibalisme, ne mangeait que de la langue; très ennuyé de devoir payer 5,000 livres au gouvernement américain pour le meurtre d'un consul, il s'en tira en offrant aux Anglais de lui racheter sa dette en échange de son empire. A la fin de sa vie, il se convertit au mormonisme, religion qui lui permettait de conserver son harem et décida de s'appeler désormais Ezéchiel. Il vint, en visite à Sidney, se tint avec dignité, raflant tous les flacons d'eau de Cologne de la Nouvelle-Galles du Sud, mais contractant la rougeole. Malgré les supplications des Australiens, il s'embarqua encore contagieux, apportant cette maladie aux Fidji où elle était inconnue. Il en coûta la vie de 45,000 indigènes.

Aujourd'hui quelques vieillards, qu'il n'aurait pas laissés vivants, à cet âge, parlent encore de son règne avec respect.

L'atavisme des Fidjiens se réveille dans certaines représentations de danses guerrières à la campagne; alors, avec l'échauffement de l'ambiance, le maniement des massues et des zagaies et l'audace dans l'expression, surgissent des étincelles brusques dans les mouvements, créant des rappels.

Préparer et déguster le *kawa* vaut mieux au point de vue folklorique. Extrait par macération des racines du poivrier, le *kawa* est une liqueur extrêmement tonique; on commence par travailler les racines dans une calebasse; puis les assistants, à tour de rôle, se gargarisent avec le liquide, et le recrachent dans le bol, où il subit un nouveau malaxage; on répète l'opération cinq ou six fois, et finalement on vous présente le résultat, avec tout le respect d'un sommelier pour une fine Napoléon.

Le soir, à Suva, sur la terrasse du *Grand Pacific Hotel*, où Somerset Maugham écrivit l'*Archipel aux sirènes*, je me suis attardé devant le ground de l'Albert Park, où règne cette propriété des colonies anglaises et hollandaises : arrière-plan de jardin botanique, luxuriant et bien entretenu. C'est ici que Kingfort Smith atterrit lors de son raid transpacifique, le 5 juin 1928, protégé contre l'enthousiasme par un policeman fidjien, du plus beau noir, qui depuis lors conserve sur sa poitrine, et dans l'état de fraîcheur que l'on imagine, un autographe du célèbre aviateur et l'exhibe pour six pence.

Dans un coin de la terrasse, la fanfare de la « native police » donne une audition. Hélas! des marches de Sousa, avec maniement des flammes de trompettes comme les chasseurs alpins français au défilé de la victoire. Au point de vue valeur musicale : l'harmonie de Corbeek-Loo recevant Scherens retour des championnats du monde. Ajoutons que ces cousins pauvres de Louis Armstrong portent jaquette écarlate, jupe noire à festons, et vont nu-pieds.

Sur ma table vient, après beaucoup d'hésitation, se poser une perruche rouge; sensation délicieuse de contempler un tel oiseau ailleurs qu'au Jardin Zoologique... Soudain, elle me dit *Good morning*. Désenchantement... il s'agit d'une évadée, et je songe à la fillette en pleurs devant la cage vide, tandis que son « daddy », fonctionnaire des postes, la console en lui promettant pour le lendemain plusieurs lézards apprivoisés...

NOUVELLE-GUINÉE

Avec l'approche de la Nouvelle-Guinée se dessinent à l'horizon des rangées d'habitations quadrangulaires sur pilotis, villages lacustres prenant leurs assises au rivage même et d'où se détachent lentement des embarcations à double voile en forme de cœur renversé, les « lakatoï » des Papous, lourdes barques à balancier sur lesquelles s'entassent des familles entières, hommes crépus et rébarbatifs, femmes à jupe en paille, enfants sans vêtements, et qui tous vous observent dans une atmosphère d'hostilité.

La Nouvelle-Guinée! Dernière terre d'exploration et de rêves; des contrées, grandes comme la France, inconnues, habitées par d'authentiques coupeurs de têtes...

Quels souvenirs s'attachent aux heures passées là-bas : à Port-Moresby, capitale du territoire de Papua, où l'on visite un petit musée d'ethnographie, plus épouvantable que le cabinet des horreurs chez Tussaud; dans le village de Pari, où je fus accueilli par des indigènes qui s'empressèrent de jouer à la balle avec les prunes australiennes qu'on leur offrait, tandis que d'affreux marmots, en grappe sur l'héroïque Chevrolet de notre expédition, faisaient fonctionner le klaxon sans arrêt et s'efforçaient de crever les pneus avec de longues épines, un peu comme les frères Marx...

Ailleurs s'étaient rassemblés des danseurs, et quel carnaval égallera cette vision! Les femmes portaient la classique jupe en paille, et les hommes un pagne de roseaux; sur tous, profusion de colliers, d'ornements, de fleurs, de coquillages, de dents de requin; tous zébrés de tatouages, peinturlurés de raies jaunes et vermillon, verticales sur les joues, et surtout, en diadème pour les hommes, des échafaudages de plumes de paradisiers.

Ils formaient une chaîne, se tenant par le bras, sexes alternés, marchant en cadence, bourdonnant et « musant », ponctuant leur rythme par un petit tam-tam porté en bandoulière, agitant la tête et, par répercussion, les panaches de plumes, tels des chevaux d'un cirque fantôme. Et inlassablement, à la cadence parfois accélérée, parfois subitement ralentie, la chaîne des danseurs avançait, reculait, nouait un cercle, se rapprochant, s'écartant, de plus en plus rapide, de plus en plus bourdonnante, comme chargée de colère contenue, et puis, brusquement, sur un cri guttural, se rompait!

Ailleurs, dans un village déshérité, une religieuse australienne, toute jeune, vaillante, fait office à la fois d'infirmière, de juge de paix, d'institutrice et de chef de comptoir; ses petits Papous disent tout de même *Good bless you*, lorsque vous entrez dans la cabane qui sert de prétoire, de dispensaire, d'école et de factorerie.

C'est à l'orée d'une jungle inextricable, la véritable *tropical rain forest* des Anglais, terre bénie pour les ornithologues et les entomologistes.

Je n'ai pas vu l'oiseau de paradis vivant en sa patrie, la Nouvelle-Guinée; il paraît que j'en ai entendu un siffler, tout doucement, et que si j'étais demeuré immobile, accroupi dans un massif de bambous acérés, au bout de quelques heures j'aurais vu pointer un bec, une gorge aux reflets d'émeraude, et finalement s'envoler un panache, dans le silence absolu... Je n'ai jamais autant regretté les exigences de notre horaire.

A titre de consolation, quelques papillons ont consenti à se

laisser attraper, déposant sur mes doigts une poussière de pastel bleu d'azur, parsemé d'éclats métalliques.

Dans cette île où la population est toujours dans un état de primitivisme intégral, que l'on ne cherche d'ailleurs pas à transformer, peut-être avec raison, des mines d'or ont attiré le capital étranger.

Miracle du temps présent, l'avion transporte sur ce plateau main-d'œuvre, machines, produits pharmaceutiques et cartes à jouer, ramenant les pépites et les lingots, survolant des régions de forêt impraticable, où vivent des Néo-Guinéens, dont la férocité ne souffre aucune comparaison avec celle de leurs congénères de la côte. L'avion abrège à cinquante-cinq minutes un trajet de cinq semaines qui devrait remonter une rivière coupée de catactes, dans un climat de serre humide.

Nous entrons maintenant dans le détroit de Torrès, qui sépare la Nouvelle-Guinée de l'Australie, corridor de l'Asie par les Indes néerlandaises. Dans un dédale de passes, de canaux sans issue, de récifs se termine ici la Grande Barrière des Coraux, qui descend le long de l'Australie occidentale, sur 1,200 milles de longueur.

Amoncellement de bancs de madrépores, émergés, extraordinairement vivants, envahis d'une vie supplémentaire par le jeu de poissons, de mollusques, et surtout d'innombrables crustacés; on y trouve, sur des étendues de plusieurs hectares, des champs de coraux, bleus, mauves, roses, orangés, qui dépassent en vigueur de coloris les champs de Haarlem en pleine floraison.

Chenal étroit dans lequel les tornades s'engouffrent, comme dans une cheminée; des épaves y subsistent, que la dessiccation de l'air préserve, et lorsqu'on s'écarte un peu de la route classique, on trouve, dans les baies de certains îlots, échouées sur une grève de coraux blanchis, des carcasses de galions et de caravelles, aussi bien conservées que dans un musée de la navigation, témoins de ces expéditions de Portugais et de Hollandais ayant dépassé les Moluques, toujours à la quête des épices : la muscade, le poivre, la cannelle, les clous de girofle.

Nous continuons de longer le détroit de Torrès; à notre gauche, dans le lointain, l'Australie; à notre droite, les côtes basses de la Nouvelle-Guinée. A l'avant-plan d'un massif de jungle, véritable mur de prison végétale, je me souviens d'avoir entrevu la fuite d'une sarabande de nabots couleur de suie. L'Océanie mélanésienne rejoignait ainsi l'Afrique centrale, celle de pygmées.

CONCLUSION

D'autres visions m'attendaient, dorénavant : îles de la Sonde; Bâli; Java; Singapour; le Siam; les temples d'Angkor. Mais ces merveilles de demain étaient absentes de mon esprit; tout se concentrait sur ce qui avait été, dans le passé, une féerie et un enchantement.

La *Stella Polaris* quittait le détroit de Torrès, instant de l'« au revoir » à l'Océanie, c'est à dire au Pacifique. Sans doute le problème de son peuplement, celui de son avenir économique, ce rôle qu'il est appelé à jouer dans la politique du siècle prochain, les luttes d'impérialisme qu'il sous-entend, tout cela joint à la sensation de sa grandeur avait excité vivement mon intérêt.

Mais je ramenais d'autres richesses, viatiques pour les périodes où la vie se révélera trop quotidienne : des images embellissant ma mémoire; la connaissance de compagnons qui, inconsciemment, avaient tenté de me retenir; chercheurs de l'île au Trésor; ceux des Galapagos; le père Siméon Delmas; Allain Gerbault; mon ami Matahi; la patronne du *Blue Lagoon*; les jeunes mariés de Mooréa; le chef des danseurs aux îles de Cook; le benjamin de l'École d'Avele; la religieuse australienne de Port-Moresby, et jusqu'à la petite fille papoue qui me donna son bateau...; des ombres aussi : Gauguin, Loti, Stevenson, Catherine Mansfield, Sadie Thomson,

associées à des paysages dont le plus ensorcelant demeurait toujours cette révélation des îles des mers du Sud : Nukahiva des Marquises, aux falaises surchargées de verdure, avec la guirlande écarlate des flamboyants.

Au moment où, dans le bref crépuscule des tropiques, se perdait cette Océanie chargée de tels magnétismes, j'ai pensé à un autre crépuscule lorsque, quelques mois plus tard, je me pencherais vers la vitre de l'avion pour apercevoir les lignes familières et intelligibles de mon pays, lorsque je retrouverais brusquement la conscience des paysages contemplés depuis l'enfance!

Le Pacifique n'était plus qu'un souvenir derrière la barre d'émeraude qui prolongeait le coucher du soleil.

JEAN THÉVENET.

En quelques lignes...

L'Encyclopédie républicaine

Une querelle s'est émue entre M. de Monzie, ex-ministre de l'Instruction publique — de l'Éducation nationale — et un éditeur parisien. Il s'agit de l'Encyclopédie extensible et scientifique, fondée par l'Excellence gasconne. Il profita de son passage au Ministère pour faire déclarer cette entreprise politique et anticléricale, d'utilité publique. Alors, il inonda la presse de communiqués officieux où l'on affirmait que les ténèbres allaient se dissiper grâce au vidame de Monzie, que la misère, le paupérisme, l'obscurantisme, la maladie, et peut-être la mort, disparaîtraient, quand serait réalisée la grande œuvre de sa vie, c'est à savoir l'Encyclopédie à fascicules mobiles.

Cette entreprise, renouvelée de Diderot et d'Auguste Comte, serait éperdument laïque et positive. La Science y prendrait le pas sur la Foi et la Conscience. Plus de subordination à l'ordre alphabétique. Mais la gradation de l'escalier vers l'infini républicain. L'on eut, en France, de ces sottises, des bouillabaisse dans tous les journaux qui, de près ou de loin, graissent leur budget à l'aide de l'assiette au beurre.

Les besoins de la masse,

Le vidame Anatole de Monzie est le neveu d'Henry Lasserre biographe doré de Notre-Dame de Lourdes. Cet indévot excelle à mettre le désordre partout où il passe. Il est malin comme le démon et paradoxal comme Paul Valéry. Son intelligence a quelque chose de l'épilepsie.

On claironnait dans les feuilles serviles qui touchent de toutes mains : « Cette affaire est purement platonicienne. C'est nous par le libre esprit d'apostolat que les capucins laïques prêchent le jubilé de la Science et distribuent aux masses l'Évangile extensible. Il n'en coûtera pas un sou à l'État, on offre l'orviétan pour rien! » Et en cacatimini, comme dit la pipelette, l'Excellence de la rue de Grenelle faisait déclarer son entreprise électorale et anticléricale, par un de ses collègues du Ministère, d'utilité publique.

Qu'une telle Encyclopédie soit utile, il est possible, mais dans les waters, et ce n'est qu'une question de papier.

L'Encyclopédie, c'est moi!

Un honnête industriel, directeur d'une Encyclopédie moyenne, sans tendances électorale, religieuse et sociologique, a trouvé que

la nouvelle boutique, exempte d'impôts, lui faisait tort; et il faut avouer que les promesses du vidame de Cahors étaient assez gasconnes. Ne pas payer d'impôts, aujourd'hui, n'est pas mince privilège, en France. Il a écrit pour protester. Il a crié : « Vous me ruinez! »

Il faut voir comme l'Excellence lui a répondu; c'est un mélange de talon rouge et de queue rouge : « Oh! fi, bonhomme! Allez compléter votre propre encyclopédie! J'y ai cherché l'article : *Utilité publique*, et ne l'ai pas trouvé. Vous n'êtes bon qu'à nous payer. L'Encyclopédie, c'est moi! »

Sans risque ni péril

Quand on lit la liste des têtes à huile embauchées, les bras vous tombent des mains, comme disait l'autre. Il n'y a pas moins de neuf Juifs pour la seule partie consacrée aux arts et aux lettres. Pour le reste, ce ne sont que fonctionnaires et universitaires, révocables *ad nutum*, et qui doivent chercher la vérité comme le porc cherche la truffe.

La première Encyclopédie, celle de Diderot, menait en droiture à la faillite, à la persécution, à la Bastille. Celle-ci mène à la Légion d'honneur, aux prébendes laïques, au canonicat maçonnique.

Staviskysme

Ce n'est qu'un épisode, mais il illustre d'une manière inattendue le staviskysme républicain.

Qu'est-ce que le staviskysme? C'est la confusion des intérêts de l'homme public avec les avantages de la chose publique. C'est le ministre-avocat qui plaide pour Arlette Stavisky, ou qui la visite dans la maison de santé où on l'a garée. C'est le ministre qui fait accorder remises sur remises et tourne cette pauvre Thémis en bourrique. C'est... c'est... c'est... Et c'est l'Encyclopédie que M. de Monzie, intellectuel de gauche, ministre de l'Éducation nationale, fait déclarer d'utilité publique.

Au point de vue légal, l'ancienne Excellence peut avoir raison. Demeure, toutefois, ceci : lors de son passage rue de Grenelle, il a ouvert une boutique encyclopédique et élastique. Il a profité de sa situation pour ne pas payer la patente. Il n'est plus ministre... Mais, ce n'est plus à lui à faire des injustices. C'est à son successeur!

L'Encyclopédie Monzie n'intéresse plus personne. Quand il était au pouvoir, c'était un jardin de lauriers; aujourd'hui, c'est une raclure de navet.

Pour l'amour du grec

Pour l'amour du grec et des humanités à l'ancienne mode, ils sont plus de deux mille — déjà — qui ont donné leur nom et leur cotisation au groupement « Humanisme ». Et il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire, d'une sorte de syndicat utilitaire des professeurs menacés dans leur gagne-pain. Plus de 60 % des humanistes ainsi recrutés n'appartiennent pas au monde de l'enseignement. En vérité, nous calomnions notre pays quand nous le représentons comme la Béotie moderne.

Il était temps, d'ailleurs, de se grouper. L'assemblée plénière du 20 janvier a entendu une communication du professeur Henri Grégoire, de l'Université de Bruxelles, l'éminent helléniste et le chef de file des byzantinistes, d'où il résulte que la défense des humanités gréco-latines est, plus que jamais, à l'ordre du jour. Dans le mystère des antichambres et le secret des commissions, les ennemis du grec préparent leurs noirs desseins. S'ils ne sont déjoués, un coup mortel sera porté à la cause des études classiques. Sous prétexte d'alléger les programmes, le ministre retarderait

jusqu'en troisième l'enseignement du grec; en attendant que cet enseignement soit rendu tout à fait facultatif. Comme fiche de consolation, on promet aux « anciens » le latin obligatoire, *rosarosae* pour tous.

Ce qui rend la situation plus inquiétante encore, c'est l'atmosphère de mauvaise foi où opèrent les conspirateurs. Cette commission sans visage a été désignée sans que les chefs du groupement « Humanisme » eussent été consultés. D'autre part, un gros effort est fait, au Ministère de l'instruction publique, pour rallier à la cause des antihellénistes les maîtres de l'enseignement libre. Par le mensonge ou par la flatterie — car tous les moyens sont bons — on essaie de détacher du gros des troupes humanistes les abbés dans leurs collèges, les bons Pères de la Compagnie. Le S. O. S. du professeur Grégoire ne sera pas un appel dans le vent.

Mot d'ordre à Berlin

Il est significatif, d'ailleurs, de constater que cette phobie du grec — et des études classiques, en général — est une maladie qui porte un nom bien allemand. L'évolution de l'Université hitlérienne a quelque chose de déconcertant pour tous ceux que hante encore la grande ombre de Mommsen. L'Allemagne de jadis, l'Allemagne des séminaires bourdonnants, des privat-docents à lunettes, des dissertations savantes, elle a vécu, elle est morte en même temps que l'Allemagne de Vieil Heidelberg. Aujourd'hui, il n'est plus question de science gratuite. Sous la férule de Goebbel, les universitaires sont conviés au tripotage des sources. Toute culture humaniste est suspecte. Ne parlons plus d'Athènes, des Romains. Le nom de Rome est à peine cité dans la dernière *Histoire universelle*. Et s'il apparaît, c'est dans ce titre qui en dit long : « Rome et l'arrivée des Germains sur la scène du monde »!

Sans doute, nos honnêtes fonctionnaires, le ministre M. Hiernaux ne sont pas à la solde de Berlin. Mais il y a de ces aveuglements pires que les trahisons. Et c'est pourquoi il ne faut pas hésiter à mettre le doigt sur la plaie, à stigmatiser comme il convient les menées de l'antihumanisme. Dans une Belgique qui manque de frontières naturelles, qui ne connaît ni le ciment ethnique, ni le lien linguistique, la culture humaniste est un facteur décisif de notre unité nationale. L'amour commun de Sophocle et de Virgile crée, pour tous les Belges sans distinction d'opinions, de professions, une patrie idéale. Il n'est donc plus question de défendre un programme de cours, des horaires, tel auteur. La tâche est autrement pressante, impérieuse. Allons-nous, oui ou non, renier notre passé, méconnaître nos traditions, emboîter le pas — le pas de l'oie — à ces universitaires (?) caporalisés qui, de l'autre côté du Rhin, répudient à la fois le grec et la chronologie, l'histoire et la critique des textes, pour asseoir, dans un monde déserté par la sagesse, la primauté du barbare?

Après la Saint-Antoine

Saint Antoine abbé, vous n'êtes plus honoré sur la terre! Votre fête a passé quasi inaperçue. Les folkloristes eux-mêmes se détournent de votre autel. Je n'ai pas lu, sous la plume aimable d'Adolphe Hardy, les compliments que j'espérais.

Quand j'étais petit garçon, au village, le 17 janvier était le jour de l'eau et du pain bénits. L'eau devait servir à la guérison du bétail, dans les cas d'épizootie. Le paysan portait à l'église des cruches de cuivre. Le parvis brillait de mille feux. Nous attendions surtout le pain, ce pain béni qui se changeait — miracle! — en succulentes gaufres à la cannelle. Saint Antoine abbé, avons-nous oublié vos bienfaits? Votre cochon, qui s'appelle Barrabas dans un joli conte de Paul Arène, a-t-il cessé de protéger les animaux de

nos étables? Et si je retournais au village, ne verrais-je plus la bénédiction de l'eau, la distribution des gaufres parfumées?

Le culte de saint Antoine en Italie

Les Italiens ont conservé pour le saint abbé, une vénération filiale. Dans les campagnes, surtout, il est invoqué comme le plus efficace des thaumaturges. Voulez-vous vaincre le démon, confondre un calomniateur, trouver un mari si vous êtes fille? Une prière à saint Antoine: et vous voilà exaucés! (*Saint'Antonio dal campanello, dème 'l sposo, ma dèmele bello!* disent volontiers leurs « catherinettes »).

Mais les bêtes sont l'objet de la sollicitude toute particulière d'Antoine. D'avoir vécu au désert, le pieux anachorète s'était fait des amis parmi les fauves les plus farouches; et la légende veut que les lions, dociles à sa voix, l'aient aidé à creuser la fosse de Paul l'ermite. L'usage s'est maintenu, depuis le Moyen âge, d'élever, pour le jour de la fête, le « cochon de saint Antoine ». Le 17 janvier, on lui attache au cou une clochette; et il est libre d'aller et venir à sa guise. Ne raconte-t-on pas qu'un de ces porcs vagabonds jeta à bas de son cheval le roi Philippe de France, qu'un autre renversa Giotto à Florence, et qu'il s'en fallut de peu que le cardinal d'Aragon ne trébuchât sur un cochon napolitain, alors qu'il portait dans une procession le sang de saint Janvier? L'ami de saint Antoine entre dans tous les courtils, dans toutes les maisons. Partout, on lui fait joyeux accueil, excellente chère. Plus tard, quand il sera gras à lard, on le vendra; et le produit de cette vente alimentera le Fonds de saint Antoine.

L'iconographie du saint abbé a son symbolisme curieux. Peint ou sculpté, Antoine est représenté, généralement, le feu en main; une cloche pend à son bâton recourbé; sur ses épaules, le « T »; à ses pieds, le cochon. Ce dernier n'abandonne jamais son protecteur, même lorsqu'Antoine descend en enfer pour aller chercher le feu qui s'est éteint chez les hommes. Le digne abbé s'arme alors d'une espèce de latte; il frappe à la porte de l'inférieur séjour jusqu'à ce que les diables se décident enfin à lui ouvrir et lui permettent de se réchauffer dans un coin. Antoine frotte de sa latte les épaules de chaque damné; petit à petit, le bois s'allume; et il peut se retirer, emportant vers les hommes le feu qu'il a ravi, nouveau Prométhée, aux démons d'enfer.

Le feu de saint Antoine

La présence du feu dans toutes les légendes et fêtes populaires a sa signification historique et allégorique. Au XI^e et au XII^e siècle, une terrible épidémie de peste ravagea l'Europe, et particulièrement la France. De Constantinople, on fit venir les reliques de saint Antoine. Par son intercession, beaucoup de fidèles furent préservés ou guéris. Et à dater de cette époque, la peste perdit son nom de « feu sacré », pour s'appeler le « feu saint Antoine ». Au Moyen âge, la formule est très fréquente dans les imprécations « Que le feu saint Antoine t'arde (te brûle)! » Antoine est aussi invoqué contre les incendies, contre la foudre; et il est devenu le patron des pompiers.

Dans les campagnes italiennes, la tradition persiste du cortège de la vigile. L'après-midi du 16 janvier, un villageois est affublé d'une barbe d'étope, d'une longue chemise et d'une mitre de papier; un démon tentateur le suit, pas à pas. Escortés par toute une troupe de fidèles, nos deux personnages vont de porte en porte. A chaque arrêt, la compagnie chante les légendes et miracles du saint abbé. Lui, il n'ouvre pas la bouche; mais, de son bâton dont sonne la clochette, il bat la mesure. Les chanteurs sont récom-

pensés par quelque monnaie, quelques dons en nature. Au reste, les haltes ne sont pas longues. Car, à la Saint-Antoine, selon le dicton populaire, il fait un froid du diable.

En Italie comme partout, ces traditions tendent à se perdre. Et c'est dommage. Mais la vénération reste entière pour un des saints les plus pitoyables aux malheureux, aux bêtes qui souffrent. Les paysans lui conservent le meilleur d'une affection qui ne va pas sans quelque secrète envie; car ils croient encore, dur comme fer, qu'Antoine était laboureur et qu'il trouvait, chaque matin, à son retour de la messe, le sillon tracé droit par un ange du Seigneur.

Poppée l'amie de l'Antéchrist

LE DÉSIR DU DIEU CACHÉ

Nous touchons ici au point énigmatique de cette âme; nous touchons au secret essentiel d'une humanité que nous imaginons absolument différente de la nôtre, parce que notre enseignement découpe l'histoire en périodes que limitent des dates précises.

Nous conservons longtemps après le collège l'habitude de croire que le principat de Marc-Aurèle a marqué la fin du monde antique, la prise de Constantinople celle du Moyen âge, et que nous sommes devenus « modernes », épithète dépourvue d'ailleurs de toute signification, en 1453 exactement.

Ces divisions rigoureuses sont indispensables à l'établissement des programmes; mais elles raidissent et faussent étrangement la vérité historique.

L'idée scolaire que nous nous faisons de l'esprit religieux jusqu'au triomphe du christianisme a été fidèlement traduite par Alfred de Musset au début du poème intitulé *Rolla* :

*Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux?*

Cet anthropomorphisme complet a enchanté les esthètes néopaiens du XIX^e siècle finissant et du XX^e à son aurore; les mêmes, entre autres l'auteur d'*Aphrodite*, ont cru sérieusement que le nudisme était la principale caractéristique de l'antiquité; tout cela se vaut.

On ne peut nier que Polyeucte et par conséquent notre vieux Cornéille, dont la bonne foi est hors de question, n'aient cru que la religion des Romains, dans le temps même « de l'empereur Décie », fût une idolâtrie pure et simple, analogue à celle des sauvages de l'Amérique :

Adorez-vous des dieux ou de pierre ou de bois?

*Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule.*

Il y avait un certain nombre de siècles que ces dieux — s'il vous plaît, de marbre — ces dieux humains, trop humains, sans rien perdre de leur prestige, ni sans rien abandonner de leurs attributions très définies (ce qui est justement le contraire d'infini), ne suffisaient plus à l'instinct religieux de l'humanité; car c'est dès l'époque d'Homère que cet instinct, mal satisfait des nourritures trop terrestres de la fable, commence de chercher ce qu'il

ne lui suggère pas, dans d'autres fables qui, venues de plus loin, lui font plus facilement illusion.

A cette religion païenne trop pénétrée de lumière, trop transparente, trop éblouissante, c'est le mystère avec ses pénombres qui fait défaut, et le mystère est toujours venu en Grèce, puis à Rome, des pays où le soleil se lève.

De là, pour toutes les âmes en proie à l'inquiétude, à l'angoisse religieuse, une constante prévention pour les religions, ou les superstitions, ou les philosophies mystiques recommandées par une origine orientale.

Dionysos, le seul dieu du panthéon hellénique avec Déméter qui ait été l'objet d'une véritable religion au sens où nous prenons aujourd'hui ce terme, d'une religion avec des dogmes et des rites, Dionysos est peut-être un dieu védique; il passait du moins en Grèce pour avoir conquis les Indes.

Il est curieux qu'à l'époque de Néron ce prestige du mystère oriental ait joué en faveur d'une religion aussi positive, aussi nette de contours que le judaïsme. C'est qu'en ces temps troublés, affreux, les âmes d'une qualité supérieure avaient besoin sans doute d'un dogme épuré, mais plus encore d'une règle morale et d'une discipline.

Le monothéisme n'était pas une nouveauté pour les hommes cultivés qui avaient lu les philosophes grecs, mais une religion monothéiste était une nouveauté. Ce qui, cependant, plus que le dieu unique, les séduisait, c'étaient les Commandements de Dieu; si bien que, sans juger à propos de se convertir au judaïsme, un grand nombre de personnes distinguées menaient la vie juive.

Les « judaïsants », comme on les appelait, observaient même assez scrupuleusement le sabbat pour que ce jour fût, à Rome, à peine un jour ouvrable. On ne veut pas dire que le samedi fût morne comme un dimanche de Londres, mais le commerce étant, pour une très grande part, aux mains des Juifs, — des vrais Juifs, — on ne vendait et on n'achetait quasi rien, presque toutes les boutiques restaient closes.

Cette physionomie, si peu romaine, de la Ville Éternelle irritait au suprême degré les Romains nationalistes. Il n'est pas douteux qu'il y eut sous Néron une sorte d'antisémitisme. On prétendait que plus de vingt-trois mille Juifs étaient établis à Rome. Les antisémites ne se gênaient pas pour dire assez haut que ces étrangers étaient fort bien en Cour. Josèphe n'aurait pas ménagé ou flatté comme il a fait une Poppée, dont les mœurs lui devaient être en horreur, s'il n'y avait eu quelque intérêt juif, et il est vraisemblable qu'elle usait de tout son crédit en faveur des coreligionnaires de l'historien.

Néron, d'ailleurs, ne devait point se faire prier beaucoup pour les combler. Outre la séduction qu'exerçait sur lui le judaïsme à titre de « superstition orientale », il était ami du peuple élu par esprit de contradiction, par réaction contre les purs Romains qui haïssaient tous les étrangers et en particulier ceux-là.

Il ne fait pas oublier que cet « artiste » — *qualis artifex!* — ce cabotin était plus encore un sadique, singulièrement un fils dénaturé. Rome, sa patrie, sa *matrice* comme disaient les Grecs, lui inspirait des sentiments du même ordre que sa mère Agrippine, qu'il avait tuée.

Mais Poppée? Peut-on lui faire l'honneur de croire que ce qui l'appelait au judaïsme c'était la sécurité d'une discipline inflexible, d'un bon ordre moral, ou l'attrait d'un monothéisme nu comme les horizons du désert, trop sec, trop peu enveloppé pour vraiment satisfaire son désir d'un dieu caché, pour apaiser son angoisse? Le témoignage de Josèphe est formel : il dit qu'elle craignait Dieu. Mais cela pourrait bien signifier, sans plus, qu'elle était toujours prête à rendre service aux serviteurs de Dieu.

On peut s'étonner cependant, si comme tant d'âmes en ces temps d'abomination elle était vraiment une âme inquiète, on

peut s'étonner qu'elle se fût arrêtée à la dure religion de Moïse, et que son instinct, que son élan ne l'eussent point d'emblée portée jusqu'au pied des autels du Christ, où elle aurait trouvé, avec plus de mystère, de plus tendres consolations.

C'est qu'elle ignorait les Chrétiens; la plupart des gens du monde les ignoraient. Ils n'ignoraient pas ce nom qu'ils entendaient souvent prononcer, qu'ils prononçaient eux-mêmes de confiance avec exécution et avec mépris. Mais ils s'étaient laissé dire que le christianisme était une sorte de judaïsme de seconde classe, de judaïsme du pauvre, qu'il recrutait ses adhérents parmi les affranchis et les esclaves, dans la lie du peuple, et que seul le judaïsme orthodoxe était une religion convenable aux personnes d'un certain rang.

De nos jours, les gens même qui n'ont aucune précision dans l'esprit ne se contenteraient pas d'informations aussi sommaires. Il nous semble à peine croyable qu'un Néron, une Poppée, qui avaient leur police, aient pu être dupes si longtemps, jusqu'au bout, d'une erreur grossière, évidente; mais cette erreur, les grands Juifs qui avaient leur entrée chez l'Empereur et chez l'Augusta, étaient trop intéressés à la faire durer et à en tirer parti pour n'y pas donner tout leur soin.

Ils surent, en effet, la mener jusqu'à ses conséquences extrêmes, tragiques, jusqu'à une persécution qui aurait pu les atteindre, mais à laquelle ils eurent l'adresse d'échapper, après l'avoir provoquée peut-être, et dont les chrétiens furent les seules victimes.

LES TORCHES VIVANTES

Qui n'a ouï parler des Merveilles du monde? Elles étaient au nombre de sept, ni plus ni moins. Ce chiffre n'a rien d'astronomique, il est d'une extrême modestie. Les temps antiques ont eu aussi leurs catastrophes proverbiales. J'en ignore le nombre, mais je sais à n'en point douter que l'une d'elles fut l'incendie de Rome sous Néron, en l'année soixante-quatrième de notre ère.

Chose surprenante, chez aucun des écrivains témoins — et ils ne craignaient pourtant point le pittoresque — nous n'avons de cette horreur une description au sens propre du mot, et qui parle aux yeux.

Dans Troie fumante, au deuxième livre de l'*Enéide*, Enée, portant sur ses épaules le vieil Anchise, et tenant le petit Iule par la main, erre à la clarté des flammes. On croit le voir, on le suit. Qui a pris soin de fixer pour la postérité lointaine l'image de la Ville Eternelle en feu?

Les récits des historiens sont d'une précision si poussée qu'elle finit par inspirer la méfiance. Ils ressemblent à des rapports de police très bien faits, trop bien faits, et comme on dit aujourd'hui, tendancieux. Les reflets de l'incendie n'éclairent point ces pages, et ce qui est au moins inattendu à l'époque du *Litterarum intemperantia laboramus*, elles sont tout à fait dépourvues de littérature.

Pour nous figurer ce spectacle, nous devons chercher des comparaisons parmi les choses vues, j'entends que nous avons vues de nos yeux, quelques centaines d'années après cette chose, que pour des raisons chronologiques nous n'avons pu voir.

Celui qui écrit ces lignes garde dans sa mémoire deux visions, qui peut-être, en se combinant, donneraient une représentation vraisemblable de l'aspect de Rome en flammes.

Un soir qu'il était de passage à Constantinople, et logé dans un hôtel de Péra, il fut averti qu'un incendie violent venait de se déclarer à Stamboul et que cela pouvait être intéressant.

Il n'eut que la peine de se mettre à la fenêtre de sa chambre, pour voir les flammes, rasant la terre, monter à l'assaut de la colline. Le lendemain, il erra parmi les cendres.

Bien des années auparavant, au mois de mai 1871, il avait vu Paris brûler du haut du mont Valérien.

Il a écrit plus tard :

« J'ai vu brûler Paris quand j'avais à peine l'âge de raison, et je l'ai regardé brûler, comme Néron regardait brûler Rome. »

Ces documents ne doivent pas être altérés, même par l'auteur. Il se contentera de les transcrire.

« Des bouts de papiers calcinés voletaient autour de la voiture... Bientôt nous roulâmes à travers une vraie pluie de cendres qui nous aveuglait. En arrivant à la maison, nous trouvâmes tout le jardin comme sablé de ces papiers noirs. Puis le soir vint, et dès que la lumière disparut, le ciel, au lieu de pâlir, s'empourpra. La nuit tomba rouge.

» Nous primes à peine le temps de dîner. Nous voulions « aller voir ». Nous nous dirigeâmes vers le mont Valérien. La route était pleine de monde. Tous les paysans « allaient voir » comme nous. Tous, comme nous, allaient d'instinct vers le fort dont la silhouette se découpait sur le ciel rouge, aussi nette que celle d'un forgeron devant le feu de sa forge. On marchait sans rien dire, par petits groupes, par files, tous du même pas, tous voûtés, tous égaux... J'avais hâte d'arriver à la crête, d'où je pensais découvrir tout d'un coup un immense brasier, un océan ardent.

« La réalité me déçut. La grande ville ne brûlait pas d'un seul tenant. Les incendies me parurent discontinus et clairsemés. Les Parisiens comme nous, mêlés aux paysans qui nous entouraient, s'orientaient tant bien que mal et discutaient avec un calme étonnant la question de savoir si leurs maisons étaient de celles qu'ils voyaient brûler. Leurs discours me donnèrent une notion plus juste du désastre, et lorsque j'en compris toute l'horreur, j'en appréciai mieux la beauté.

» D'abord, à l'exemple des autres, je cherchai des points de repère; je me demandai, avec le même calme, si la maison de mon enfance était ou non en train de brûler là, sous mes yeux, à mes pieds. Mais la magnificence du feu me fascinait, je n'en pouvais divertir mon attention pour de vains calculs, pour des hypothèses. Je regardais. Je n'étais ému que d'admiration. Parfois l'incandescence était fixe, rougeâtre. Parfois un grand coup de vent inclinait du même côté tous les incendies parallèles. Des pans de murs, des toits s'écroulaient, et les flammes montaient brusquement à une hauteur vertigineuse. Elles étaient alors tout en or et toutes pailletées d'étincelles. Puis elles s'affaissaient, elles vacillaient un instant comme une lampe qui meurt, et je regrettais leur splendeur éteinte. On entendait aussi des bruits étranges. Ce n'était pas le murmure ordinaire, la grande voix confuse de Paris. Sans doute j'étais halluciné, car je crus percevoir des clameurs aiguës et douloureuses, des appels pitoyables de damnés... J'étais témoin, l'Histoire se déroulait devant moi... Je regardais, je regardais avidement... »

A défaut de documents d'époque, puisque les contemporains n'ont pas jugé à propos de nous en laisser qui parlent à l'imagination, il semble qu'en mêlant les deux souvenirs contrastés que l'on a dits, on puisse assez bien se représenter Rome en flammes : l'incendie rampant des quartiers pauvres, de la ville en bois, et par places les brasiers superbes, dressés jusqu'au ciel, des plus vénérables temples, des plus magnifiques palais.

Bien que le fameux vers de Térence

Homo sum et humani nihil a me alienum puto,

» Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger », bien que ce vers, qui est une devise immortelle de charité, datât de deux siècles à peu près, cette sorte de sentiment était si étrangère à tous les Romains de pur sang et de culture supérieure, qu'ils n'eussent pas eu un mouvement de pitié pour les malheureux que

la ruine de leur pauvre maison laissait sans abri. La seule catastrophe qui pour eux comptât, c'était l'anéantissement des reliques de la plus ancienne Rome, des ex-voto antiques, des trophées, des dépouilles triomphales. Et en vertu de l'adage *Is fecit cui prodest*, déjà la voix publique accusait l'Empereur, qui avait un peu trop crié sur les toits son projet impie de moderniser la Ville Éternelle.

Il n'est assurément plus de survivants qui puissent actuellement se souvenir de la réprobation que souleva parmi les vieux Parisiens le baron Haussmann, quand il entreprit de donner de l'air à Paris et d'abattre les masures, notamment, du quartier de l'Opéra, pour tracer une belle avenue toute droite à travers un labyrinthe de ruelles infectes; mais nous ne manquons pas de témoignages écrits.

Encore le grand préfet de Napoléon III ne heurtait-il que des préjugés esthétiques : Néron offensait la religion même de la patrie. Ce n'est pas par des biais et de petits moyens qu'il pouvait espérer d'en venir à bout, et on le savait parfaitement capable d'user, pour réformer d'un coup la voirie romaine, de procédés d'expropriation un peu rudes. N'avait-il pas dit un jour — encore une fois, il parlait trop : « On ne sait pas tout ce qui est possible à un prince » ?

Outre qu'il était pratique à la manière des gens qui sont capables de tout, il était pervers, naturellement malfaisant; il avait le goût, la passion de nuire; enfin il était sadique, c'est à peu près le seul mot propre, et l'on pouvait aussi le soupçonner de rêver la destruction de Rome pour rien, pour le plaisir.

On rapportait de lui cette réplique imprudente : quelqu'un avait cité en sa présence un vers grec, d'une tragédie, aujourd'hui perdue, d'Euripide :

Moi mort, que la terre devienne la proie du feu!

Il répondit, dans la même langue :

— Moi vivant.

C'est « après moi » que Louis XV souhaitait le déluge. Et même, il ne le souhaitait pas, il l'acceptait avec une indifférence, qui d'ailleurs se conçoit. Néron voulait voir, de ses yeux. « J'ai vu brûler Paris quand j'avais à peine l'âge de raison, et je l'ai regardé brûler comme Néron regardait brûler Rome. » Néron semble être le seul Romain qui ait, en effet, « regardé brûler Rome » et qui se soit avisé de la beauté du spectacle.

« Il le contemplait, dit Suétone, du haut de la tour de Mécène, et cependant, revêtu d'un costume de théâtre, il chantait *la Prise d'Iliou*. » (Poème dont il semble qu'il fût l'auteur en même temps que l'interprète.)

Voilà réunis tous les éléments d'une légende qui est peut-être conforme à la vérité historique, mais qui ne serait pas différente si elle s'était formée par un libre travail de l'imagination populaire sur les mêmes éléments donnés.

Il est possible, il est, si l'on veut, probable que l'incendie, s'il ne fut pas allumé, fut entretenu sur l'ordre de Néron, et qu'il en profita pour ses desseins; mais il est trop visible que les historiens sont de parti pris, qu'ils simplifient et qu'ils arrangent des événements, dans une certaine mesure, réels; et quant à la légende, nous la prenons en flagrant délit d'adaptation complaisante sur un point : Néron ne pouvait, la lyre à la main et en costume de théâtre, contempler l'incendie du haut de la tour de Mécène, vu qu'il était à Antium, à plus de dix lieues de là, et tout au plus pouvait-il voir rougeoyer le ciel.

Cela ne veut pas dire qu'il n'ait pas été informé de ce qui arrivait, et qu'il n'ait pas saisi une occasion si belle de déclamer un poème de circonstance. Il donna en effet, dit Tacite, cette représentation « sur la scène de son théâtre domestique ». Tacite ne nous fait pas connaître les spectateurs privilégiés qui eurent

l'honneur d'applaudir Néron spontanément et sans obéir cette fois au signal de sa claque ordinaire. On peut croire que Poppée était parmi eux : nul n'a pris soin de nous dire où elle se trouvait pendant les nuits et les journées de l'incendie; nous restons libres de croire qu'elle n'avait pas voulu se séparer de lui.

Il est même permis de les imaginer tête à tête, et lui ne jouant que pour elle : enfin, le ménage d'artistes...

* * *

Mais l'énigme, dont pas un document sans réplique ne donne le mot, c'est la question de savoir quelle part eut Poppée dans l'erreur tragique et trop évidemment volontaire qui fit imputer la responsabilité de l'incendie aux chrétiens.

Elle put être de bonne foi. Les disciples de Jésus avaient peu de malice, et ils usaient d'un style imprudemment figuré. Ils prophétisaient la ruine de Rome, et ils annonçaient que la Ville Éternelle serait détruite par le feu. Ils se représentaient la fin du monde comme une immense conflagration.

Les policiers, qui ont le cerveau simple, et tout juste assez d'esprit de finesse pour prendre garde à ces sortes de recoupements, ne pouvaient manquer d'observer que les chrétiens parlaient bien souvent d'incendies. De là à les soupçonner d'être incendiaires, il n'y avait que l'épaisseur d'un raisonnement à leur portée.

On accusait publiquement Néron d'avoir allumé le foyer; nombre de témoins, faux ou vrais, mais qui se disaient oculaires, affirmaient avoir vu les valets du prince attiser la flamme ou écarter à coups de bâton ou de poignard ceux qui s'efforçaient de la combattre. Il fallait à tout prix livrer à la vindicte publique d'autres coupables : les chrétiens étaient tout indiqués.

On ne doute pas de leur innocence : on ne peut nier qu'il n'y eût des charges contre eux. Ils étaient suspects, non sans apparence, outre qu'ils étaient haïs à titre d'ennemis du genre humain.

Ici encore, ils donnaient des armes contre eux : ils avaient en abomination la civilisation romaine, c'est-à-dire, quant à présent, la civilisation tout court, et ils attendaient, ils espéraient la fin imminente par le feu.

Que les Juifs aient exploité contre eux ces dangereuses prophéties, cela est hors de doute; ce qui est surprenant, et louche, c'est qu'ils aient pu eux-mêmes tirer si aisément leur épingle du jeu, alors que le peuple, voire les gens mieux informés, ne faisaient point de distinction entre leur religion et la « superstition malfaisante de l'espèce d'hommes appelés chrétiens ».

Il n'y a pas non plus de doute que la faveur de Poppée n'ait été, dans une passe si difficile, extrêmement utile aux compatriotes de Joseph.

Toute la question est de savoir — mais comment le saurions-nous ? — jusqu'à quel point elle fut leur dupe, ou leur complice : sa réputation, déjà si entamée, dépend de ce dernier procès; mais les éléments de conviction nous manquent, le dossier est creux; l'affaire, faute de pièces, ne sera jamais jugée.

Poppée, encore une fois, a pu croire à la culpabilité des chrétiens. Elle a pu croire aussi qu'ils l'avaient pu faire s'ils ne l'avaient fait, et qu'en tout état de cause ils méritaient les châtements horribles qui leur furent infligés sous ce prétexte.

Cette moralité, à peu près celle de la fable du Loup et de l'Agneau nous semble monstrueuse; mais il ne faut pas oublier que les vieux Romains lui firent un bon accueil, et que ceux mêmes qui accusaient Néron d'avoir brûlé Rome lui devinrent plus indulgents quand ils le virent expier ce crime par procuration en faisant livrer aux bêtes « l'espèce d'hommes appelés chrétiens ». Il serait inique de faire supporter à Poppée seule l'horreur que nous inspire une pareille dépravation du sens moral. Elle doit la partager avec de fort honnêtes gens, ou du moins réputés alors tels.

Il faut aussi, pour être juste au delà même des forces de la sensibilité humaine, essayer de nous acclimater à cette Rome de l'an 64, qui fut le jardin des supplices; il faut comprendre qu'une femme délicate pouvait soutenir la vue des torches vivantes allumées dans les carrefours et dans l'hippodrome pour éclairer les courses du soir (1).

ABEL HERMANT,
de l'Académie française.

Luigi Pirandello

Notes et remarques

Il y a deux mois à peine, Luigi Pirandello recevait le prix Nobel de littérature. Une fois de plus, le jury récompensait un bon artisan des Lettres. Depuis longtemps toutes les scènes du monde se disputaient ses drames et dans son pays les jeunes lui vouaient une admiration attentive. Son œuvre est immense : elle compte une dizaine de romans, plus de cinq cents nouvelles et environ quarante pièces. Mais c'est surtout comme dramaturge que Pirandello s'est fait connaître : il avait apporté au théâtre une formule assez neuve. « Poète de l'inquiétude », il connut ses plus beaux triomphes il y a surtout une dizaine d'années. Aujourd'hui, il semble être victime d'une réaction assez vive qui se manifeste, en Italie comme partout, contre les exagérations d'une « inquiétude » qui a longtemps fourni un thème aux écrivains psychiatres et que plusieurs avaient tendance à confondre avec l'inquiétude religieuse, autrement salutaire. Rien d'étonnant, dès lors, que l'hommage de la presse ne fût pas unanime lorsqu'il se vit attribuer le prix Nobel : beaucoup de journaux et de revues n'ont applaudi que bien mollement à son triomphe. Faut-il y ajouter des jalousies de personnes ou de clans? Je l'ignore! Quoi qu'il en soit, certaines remarques s'imposent.

Luigi Pirandello est né à Girgenti en 1867. Son « cas » est une curieuse aventure. Après de bonnes études faites dans son pays, il s'en fut en Allemagne et y conquiert ses grades. Il se perfectionna ensuite à Bonn, à l'école du célèbre Bücheler. C'était l'époque où la philosophie régnait en souveraine : Pirandello en connut les joies austères. Mais peu à peu la philologie le céda à la poésie, qu'il n'avait du reste jamais oubliée totalement, et à la philosophie. La traduction des *Elégies romaines* de Goethe et ses élégies sur le Rhin datent de cette époque. Et il faut aussi remonter jusqu'alors si l'on veut s'expliquer certaines de ses idées philosophiques. Rentré en Italie, il put obtenir une place de professeur dans un lycée de Rome. Il se mit aussitôt à écrire quelques romans et nouvelles auxquels le public ne prêta guère attention. C'était pourtant un excellent conteur et il finit même par jouir d'une notoriété assez discrète de nouvelliste. Mais c'est pied à pied, lentement, patiemment et par un labeur assidu que Pirandello devait arriver au succès. Certes, il n'eut jamais la vie facile et si le succès est enfin venu à lui, ce n'est que fort tard, après bien des années d'expérience. A un moment déterminé, il comprit, en effet, que le théâtre était la forme la plus capable de représenter un monde qui ne pouvait plus être enfermé dans les limites de la prose narrative. Ce fut son salut. Aussitôt il connut la faveur du public. Et alors que, jusque-là, la critique l'avait ou ignoré ou méconnu,

(1) Ces pages feront partie d'un volume à paraître bientôt, sous ce titre, chez Albin Michel, dans la collection « Pécheresses et grands repentirs ».

elle s'aperçut soudain de son originalité et d'un excès elle passa à l'autre. Elle vit dans son œuvre beaucoup plus de choses qu'il n'y en avait et lui-même dut intervenir maintes fois pour se faire mieux comprendre.

Sa conception artistique repose sur un principe fondamental qu'il a formulé souvent dans ses œuvres et qui proclame la rupture entre l'art et la vie. Pour lui il y a la vie vécue et la vie écrite; l'art est un miroir non pas « de » la vie mais « pour » la vie. Et tandis que celle-ci est une tendance, une poussée vers la création, l'art est création, est réalisation et donc est supérieur à la vie. La vie n'a pas de forme, mais cherche à en avoir une; seul l'art y parvient. D'où l'antithèse irréductible entre la vie et la forme. La vie, en effet, doit obéir à deux nécessités radicalement opposées : celle de se mouvoir et celle de s'établir dans une forme, d'y prendre corps. Si l'on se mouvait toujours, on ne prendrait jamais forme, et si l'on ne se mouvait plus, ce serait l'immobilité, la mort. Donc, puisque l'on ne peut se maintenir dans une forme et puisque par ailleurs il faut prendre une forme, il ne reste plus aux personnages de Pirandello qu'une seule ressource : celle de multiplier les formes. Ils composeront donc des attitudes. Ils prendront des masques. Ils se présenteront à autrui sous une forme adaptée aux exigences des relations qu'ils devront avoir avec lui — je serai *Comme tu me veux* — pour changer aussitôt, sinon, s'ils se rivaient à une forme, ils en seraient punis par eux-mêmes puisqu'ils tueraient en eux toutes les autres possibilités d'être qu'ils recèlent. Ils se lanceront donc dans une course folle, anxieuse, à la recherche de masques qu'ils saisiront aussitôt pour les déposer encore plus rapidement. Ils prendront des allures étranges d'êtres changeants, toujours insatisfaits. Il en résultera qu'on ne pourra jamais les connaître à fond. Et là, Pirandello se plaît à opposer ce côté factice, conventionnel des choses à la réalité, qui est infiniment plus douloureuse parfois. D'où le sens tragique de la vie. On croit connaître autrui, on croit se connaître, mais on ignore tout, on s'ignore soi-même. On ne connaît de soi que la partie la plus infime. Nous cachons en chacun de nous des monstres ou des héros. Tel homme que nous croyons être un mari complaisant est un homme honnête et généreux. Tel autre que nous disons fou n'est qu'une victime innocente de la contrainte sociale. Telle femme que le monde condamne comme coupable a peut-être une conscience plus droite que ceux qui l'accusent. Que savons-nous d'autrui? Qu'en connaissons-nous? Un visage changeant? Et encore! Dès lors que nous ignorons tout, et de nous-mêmes et d'autrui, puisque si souvent nous nous trompons, qui sommes-nous nous-mêmes? Nous sommes des ignorants. Nous nous trompons et nous trompons autrui. Nous sommes des êtres contradictoires.

Et c'est sur des découvertes de telles vérités, troublantes et amères, que se fondent les tragédies de Pirandello : elles ne laissent en nous qu'un malaise affreux. De la sorte Pirandello aboutit à poser le problème de la personnalité humaine et de la valeur de nos connaissances. Lui-même écrit dans *Six personnages en quête d'auteur* : « Pour moi le drame est tout entier ici, monsieur, dans la conscience que j'ai que chacun de nous se croit un, alors que ce n'est pas vrai : chacun est « tant » et « tant », selon toutes les possibilités d'être qui sont en nous : un avec celui-ci, un avec celui-là — tout à fait différents. Et avec l'illusion cependant d'être un pour tous et toujours celui-là que nous croyons, dans chacun de nos actes. Mais ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai! » Et voilà formulée la dissolution de toute identité quelle qu'elle soit. Sans savoir pourquoi, nous nous trouvons dans la nécessité de nous tromper nous-même par la création spontanée d'une réalité différente pour chacun et jamais la même pour tous et qui finalement n'en reste pas moins yaine et illusoire. Nous sommes ici aux confins du subjectivisme et du relativisme. N'en déplaise à Pirandello, c'est le scepticisme absolu.

Dans *Six personnages en quête d'auteur*, qui passe pour son chef-d'œuvre, il imagine que les six personnages d'un drame à représenter et dont l'auteur a dessiné les traits sans les achever encore prennent vie tout à coup devant des acteurs en quête d'un sujet de spectacle. Le drame à représenter est constitué par une série d'aventures douloureuses occasionnées par le goût dépravé d'un mari qui a poussé sa femme à se séparer de lui, par une sorte de sentiment morbide. Quand l'instinct moral se réveille en lui, bien des malheurs ont fondu sur sa famille. Au dernier acte, qui se termine en outre par un suicide d'enfant, les six personnages fictifs s'évanouissent soudain, tout comme ils étaient venus, laissant les acteurs dans une angoisse atroce. Comme au soir d'un cauchemar, ils se demandent si c'est un rêve ou si c'est la réalité. Mieux que dans tous ses autres drames, Pirandello a marqué ici toute l'opposition qu'il y a entre la réalité de la vie et l'artifice du théâtre. Les plus graves questions y sont exposées. Peut-on juger un homme d'après une seule de ses actions? Y a-t-il entre celles-ci la logique que nous y introduisons? Enfin quelle part de responsabilité faut-il admettre en face des conséquences imprévisibles d'une première faute? Autant de questions troublantes que Pirandello expose sous une lumière crue. Questions qui demandent une réponse claire et nuancée. Or, cette réponse, Pirandello ne la donne pas, ou quand il l'insinue, elle n'est pas celle que la morale chrétienne voudrait. De toutes façons, qu'il nous en donne une ou qu'il ne nous en donne pas, son attitude, dans un cas comme dans l'autre, est injustifiable, son art est malsain.

Accepter en nous toutes les postulations d'être, leur donner forme, c'est accepter en nous toutes les poussées mauvaises, tous les instincts, tous les monstres possibles dont nous sommes capables. Et les accepter, c'est aussi les justifier. C'est nier tout sentiment de responsabilité. Celui que vous accusez, ce n'est pas celui que vous croyez, ce n'est pas moi, c'est un autre qui était avant moi, qui était auparavant, et qui n'est plus. De la sorte, le criminel aura toujours une excuse : il lui suffit d'affirmer que cet être qui a commis le crime ce n'est pas lui, qu'il ne peut s'identifier à l'homme qui l'a précédé ni à celui qui l'a suivi. Il n'y a pas identité. Et voilà brisée l'unité rigoureuse du moi et niée toute responsabilité. C'est pourquoi nous ne pouvons accorder à Pirandello un hommage sans réserve. Nous pouvons reconnaître en lui un écrivain de talent, mais nous ne pouvons pas nous empêcher de reconnaître en même temps que son œuvre est mauvaise.

On pourrait aussi adresser d'autres reproches à son théâtre : l'absence de sentiment par exemple. Ses drames pèchent tous, du point de vue artistique, par leur excès de cérébralité, d'intellectualisme froid. Ce sont, si l'on veut, des chefs-d'œuvre, mais des chefs-d'œuvre de dialectique.

Pirandello a souvent protesté contre les accusations lancées contre lui au nom de la morale. Il a apporté des distinctions et a tenté un redressement avec *La Vie que je l'ai donnée*. Mais son pessimisme n'en demeure pas moins vrai et les accusations n'ont rien perdu de leur valeur. Il vient d'annoncer un nouveau drame : *Non si sa come*, où il rétablira les valeurs suprêmes de la morale. Nous l'attendons. Sommes-nous en face d'une nouvelle phase de son art : la réconciliation avec la vie? C'est notre souhait!

J.-G. FOSTY.

Origine et but de la franc-maçonnerie⁽¹⁾

Réponses à quelques objections.

IV

D. — Une société, secrète ou non, ne peut subsister que si elle est dirigée. Qui dirige la Maçonnerie?

R. — Nous ne croyons pas que votre point de départ soit exact. Une société peut parfaitement vivre sans direction bien effective, à condition que les membres qui la composent aient quelques idées mères communes.

Voyez les protestants français. Ils ne sont pas dirigés, à proprement parler; et pourtant depuis quatre siècles, non seulement ils continuent à exister, mais même ils présentent, malgré certains conflits intérieurs, une certaine cohésion externe.

Il en est de même des Maçons. Si l'on en excepte leur haine de Rome, leur seule idée commune est l'amour du nivellement, qu'ils tiennent de leur atavisme calviniste. Ils veulent tout niveler, les conditions sociales, les fortunes, les éducations, les intelligences, les sexes. Pas de tête qui dépasse les autres : conception primaire s'il en fut, et qui, si elle était seule en cause, donnerait une idée exacte, mais bien pauvre, de la mentalité maçonnique.

Seulement leur haine de Rome vient en aide aux Maçons. Grâce à elle, ils donnent l'impression de suivre une ligne de conduite mûrement réfléchie. Et pourtant, quand l'on connaît le dessous des cartes, quelle incohérence : la Maçonnerie a accepté tous les régimes qui sont montés au pouvoir, et dès que le régime au pouvoir paraissait s'entendre avec l'Église, la Maçonnerie s'est retournée contre lui.

La Maçonnerie, dans son essence, n'est ni royaliste, ni bonapartiste, ni republicaine; elle est anticatholique; et le régime qui servira le mieux sa haine exclusive aura sa préférence. La Maçonnerie a lutté contre le socialisme, puis s'est alliée à lui, quitte à se brouiller de nouveau avec lui. Elle a, pendant longtemps, interdit aux Juifs de devenir Maçons, et leur a ensuite ouvert toute grande l'entrée des Loges. La Maçonnerie n'a pas d'idées, à proprement parler. Elle n'a que des « contre-idées ». En toutes circonstances elle tâche de prévoir l'attitude de l'Église, pour en prendre le contre-pied. Tout ce que l'Église possède, elle cherche à s'en emparer. C'est cette continuité dans l'opposition anticatholique qui donne au public l'impression de l'existence d'une ligne politique maçonnique.

Et cette opposition « malgré tout » amène quelquefois aux Loges des mécomptes bien amusants à observer :

Il arrive que la Maçonnerie, moins bien renseignée qu'on le suppose généralement sur la doctrine catholique, part en campagne dans le vide. Préjugant des décisions de l'Église, elle monte une lourde machine de guerre pour battre en brèche les enseignements, qu'à ses yeux, en une circonstance déterminée, l'Église ne peut manquer de promulguer. L'Église est patiente, parce qu'elle est éternelle. Avant de se prononcer, elle médite et elle prie, tandis que la machine de guerre montée par la Maçonnerie lance des projectiles variés. Et puis, un jour, la décision de Rome est connue, et parfois elle est tout autre que la Maçonnerie ne l'avait prévue. Le désarroi dans le camp maçonnique est alors comique, et la fureur des Maçons est telle qu'il leur arrive de démonter eux-

(1) Voir la *Revue catholique* des 11 et 18 janvier 1935.

mêmes la machine de guerre devenue inutile, et qui ne fait que les encombrer.

La Maçonnerie n'a pas de chef. Comme le dit le bon sens populaire : « Depuis le temps qu'elle existe, si elle avait des chefs, cela se saurait. » Mais luttant toujours contre le même adversaire, si elle n'a pas de chef, elle a un « contre-chef » (que l'on nous pardonne ce néologisme). Et ce contre-chef est le Pape.

V

D. — Pourquoi avoir limité votre exposé à la seule Maçonnerie, au lieu d'avoir donné un aperçu général de l'action des sociétés secrètes?

R. — Un exposé de l'action de toutes les sociétés secrètes ne donne pas une idée d'ensemble. Leur point de départ, leurs moyens d'action, leur but sont divergents et, souvent même, opposés. Et puis les sociétés secrètes sont innombrables. Il en existe beaucoup en Angleterre, davantage aux États-Unis; l'Allemagne en fourmille. L'Islam, la Chine, toute l'Asie ne sont qu'un vaste réseau de sociétés secrètes. Les Noirs d'Afrique ont aussi les leurs. Où s'arrêter dans l'étude de toutes ces sociétés? Lesquelles choisir? Pourquoi faire? L'on sait d'avance que l'on ne pourra les ramener à une idée générale commune.

Il n'est déjà pas commode de distinguer au sein d'un même ordre secret celles des obédiences qui sont restées fidèles à la direction primitive de celles qui ont créé un schisme, et nous avons indiqué plus haut l'erreur singulière de certains écrivains attribuant à la Maçonnerie régulière les principes d'athéisme du Grand-Orient, dûment excommunié par la Maçonnerie internationale, en raison précisément de son athéisme (1). Et il ne s'agit là que de deux branches rivales d'une même société. Que dire de certaines tentatives ayant pour but d'emboîter toutes les sociétés secrètes les unes dans les autres? De cette entreprise titanesque il ne peut résulter qu'un fort mal de tête pour le lecteur. Il ne faut pas chercher à tout ramener à la même cause. La Vérité est une, mais l'erreur est multiple.

Est-ce à dire que jamais une société secrète ne procède d'une autre société secrète? Certes, non. Pour ne citer qu'un exemple: les Illuminés de Bavière du XVIII^e siècle, dont la doctrine secrète aboutissait à la suppression de toute religion, de toute famille et de toute propriété, ont peut-être été les pères spirituels des cellules communistes actuelles. Une étude intéressante pourrait être faite sur cette question. Mais cette étude ne peut se rattacher à la question maçonnique qu'en indiquant, comme nous l'avons fait, la lutte ardente de la Maçonnerie contre les Illuminés de Bavière, et en ajoutant que si la lutte des Loges contre les disciples de Weishaupt fut couronnée de succès, il n'en est pas de même de l'offensive que la Maçonnerie a tentée contre le communisme.

Si, parmi les innombrables sociétés secrètes, nous avons étudié la Maçonnerie, c'est qu'elle est de toutes de beaucoup la plus puissante et, partant, la plus dangereuse. En France, sa disparition amènerait presque automatiquement la disparition des sectes similaires.

VI

D. — Les Juifs n'ont-ils pas leur place dans une étude sur la Franc-Maçonnerie?

R. — Reconnaissons bien volontiers qu'il existe une question

(1) De la scission entre la Maçonnerie régulière et le Grand-Orient, certaines personnes ont conclu qu'il existe une bonne et une mauvaise Maçonnerie. Faut-il préférer l'hérésie à l'athéisme? Nous n'en sommes pas certains. Entre le Grand-Orient franchement matérialiste (et ne pouvant de ce chef tromper personne) et la Maçonnerie régulière affirmant son respect de toutes les croyances religieuses, et sapant hypocritement le catholicisme, le choix est difficile. Nous croyons néanmoins que des deux branches maçonniques, la plus dangereuse est la branche régulière, car elle peut tromper les simples par sa duplicité.

juive. Ce peuple, comparable à nul autre, par ses qualités, comme par ses défauts, cette nation qui cherche à obtenir les premières places dans le pays où elle réside, tout en réclamant le territoire habité par ses pères, mérite une attention spéciale. Reconnaissons également que les Juifs ont largement profité de l'autorisation assez récente d'entrer dans les Loges, et qu'ils utilisent, au mieux de leurs intérêts personnels, l'hospitalité que la Maçonnerie a fini par leur accorder.

Mais, ces deux points précisés, déclarons que nous ne croyons pas à l'origine, ni à la direction jadaïque de la Maçonnerie. Peut-être les raisons qui ont déterminé notre opinion convaincront-elles nos lecteurs. Nous avons demandé à l'Église ses enseignements pour rechercher l'origine et le but de la Maçonnerie; c'est à elle que nous nous adresserons encore pour nous guider dans le nouveau problème posé: le Juif est-il à la base de la Maçonnerie?

Remarquons tout d'abord que l'attitude de l'Église est bien différente suivant qu'il s'agit de la Maçonnerie ou des Juifs. Alors que les encycliques se succèdent, nous enjoignent de lutter, de toute notre énergie, contre la Maçonnerie, le Pape, au contraire, a été, à toutes les époques, le défenseur des Juifs, et les Juifs eux-mêmes le reconnaissent. Et l'Église a été loin, dans sa défense des Juifs; jusqu'à excommunier l'armée de la deuxième Croisade, lorsque, pour préluder à leur expédition lointaine, les Croisés massacraient les Juifs des bords du Rhin; jusqu'à accueillir dans ses domaines les Juifs expulsés d'Espagne; jusqu'à faire construire des synagogues dans les États de l'Église; jusqu'à « interdire l'antisémitisme sous toutes ses formes » (Pie XI).

Vouloir concilier ces deux attitudes de l'Église, en défendant la thèse de la domination des Loges par les Juifs, ce serait admettre qu'un chef puisse dire à ses troupes: « Je vous donne l'ordre d'attaquer de toute votre énergie l'armée ennemie, mais je vous défends de faire le moindre mal aux soldats qui la composent. »

Du reste, si c'était le Juif qui se dissimulait derrière la maçonnerie, l'Église nous aurait dit: « C'est le Juif que vous trouverez derrière le masque maçonnique », elle ne nous aurait pas dit: « C'est l'hérétique qu'il faut voir derrière les Loges ». Un Juif est un Juif; ce n'est pas un hérétique.

Après cette raison, qui, avouons-le sans ambages, nous a paru décisive, d'autres raisons démontrent que les Juifs ne sont pas, et ne peuvent pas être, les créateurs de la Maçonnerie.

Pour qui connaît la vanité judaïque, leur nationalisme farouche, pour qui sait l'orgueil, légitime d'ailleurs, dont les Juifs sont enflés au souvenir des grandes figures de l'Ancien Testament, il est bien difficile d'admettre qu'Israël ait choisi comme personnage central de la Maçonnerie, Hiram, le constructeur du Temple, qui lui, précisément, n'était pas Juif.

Hiram était Tyrien, et les auteurs de l'Ancien Testament semblent regretter que cet architecte éminent n'ait pas été des leurs; c'est probablement pourquoi, au lieu de le désigner par son nom, ils l'appellent souvent « le fils de la Veuve », car la mère d'Hiram était Juive, et cette appellation, aux yeux des historiens sacrés, le rattache, sans doute, dans une certaine mesure, au peuple élu.

Admettons que, foulant aux pieds leur orgueil racique, les Juifs fondateurs de la Maçonnerie aient choisi un non-Juif comme personnage central de la société secrète, il n'en reste pas moins à expliquer pourquoi ils ont imposé aux adeptes de cette société une forme de serment qui, à leurs yeux, est une effroyable profanation: le serment sur la Bible (1).

Et notez bien que ce serment sur la Bible a une telle importance aux yeux des Loges, que le refus de le prêter fut une des causes principales de l'excommunication des Maçons du Grand-Orient, et que, lorsqu'au XIX^e siècle les Juifs, enfin admis à pénétrer dans

(1) La Bible sur laquelle les Maçons prêtent serment contient l'Ancien et le Nouveau Testament.

les Loges, cette formule de serment fut une source de difficultés sans nombre pour la Maçonnerie; les Maçons non-Juifs déclarant qu'un serment prêté par un Juif sur un livre auquel il ne croyait pas était sans valeur, et les Juifs désirant entrer dans la Maçonnerie demandent à être dispensés d'un serment, sacrilège à leurs yeux.

Afin de vérifier la vraisemblance de notre thèse, nous avons examiné si le nombre des Loges dans un pays déterminé correspondait à l'influence du calvinisme dans ce pays. Or, une confrontation analogue, opérée entre Juifs et Maçons, donne, pour la thèse de l'origine juive de la Maçonnerie, des résultats catastrophiques :

Les États-Unis comptent 15,895 Loges et 3,600,800 Juifs (1). Si les Juifs sont responsables de la création de ces multiples Loges, nous devrions trouver en Pologne, habitée par 3,000,000 de Juifs, une base maçonnique considérable; et la Pologne ne compte que 29 Loges. L'Ukraine, où résident 1,795,540 Juifs, n'a que 7 Loges; la Roumanie, où se trouvent 900,000 Juifs, ne compte que 14 Loges, et la Russie (moins l'Ukraine) n'en a pas du tout, pour une population de 865,683 Juifs.

On voit que lorsque l'influence calviniste ne se fait pas sentir dans un pays (comme aux États-Unis), les nations à population juive, même nombreuse, n'ont pour ainsi dire pas de Loges.

Si bien qu'avant de creuser la thèse de l'origine juive de la Maçonnerie, il faut d'abord :

1° Concilier l'attitude de l'Église à l'égard des Juifs avec son attitude à l'égard des Maçons;

2° Admettre que l'orgueil juif lui a permis de choisir un non-Juif comme personnage central de la Maçonnerie;

3° Admettre encore que les Juifs ont, de propos délibéré, adopté une forme de serment bafouant toutes leurs traditions ;

4° Admettre de plus que les Juifs, pendant des siècles, se sont exclus eux-mêmes de la Maçonnerie;

5° Croire enfin, que si, réellement, les Juifs d'Amérique contrôlent les Loges des États-Unis (contrôle qui, d'après la théorie juive, leur procure la puissance et la richesse), les 6,561,223 Juifs de Pologne, d'Ukraine de Roumanie, et de Russie sont assez détachés des biens de ce monde pour ne pas avoir imité leur exemple. Leur nombre, presque double de l'effectif des Juifs américains, aurait justifié la création de 30,000 Loges; et ils n'en auraient fondé que 50! Les Juifs ont leurs vertus, mais le mépris de la puissance et de l'or n'est pas du nombre.

Pour ébranler l'échafaudage d'invraisemblances que la thèse juive impose, il faudrait des raisons contraires extrêmement fortes. Et ces raisons nous avouons ne pas les connaître.

VII

D. — La Maçonnerie, à votre avis, est une société secrète d'origine calviniste, adoptée, plus tard, pour des raisons politiques, par l'anglicanisme; puis, adoptée, plus tard encore, et sans grand enthousiasme, par le luthéranisme. S'il en est ainsi, n'estimez-vous pas que la signature de Mélanchton au bas de la Charte de Cologne, aux débuts mêmes du calvinisme, prouve, à elle seule, la non-authenticité de cette pièce? Mélanchton était l'ami et le confident de Luther, sa signature jure à côté de celle du calviniste Coligny. Non seulement la Charte de Cologne est une pièce forgée, mais encore une pièce forgée sans grand discernement.

R. — Votre raisonnement serait exact si le luthéranisme de Mélanchton n'était pas sujet à caution. Mais Calvin ne cessait de répéter que pour la question de la Cène (la question essentielle qui séparait les calvinistes des luthériens), Mélanchton partageait les

opinions des calvinistes. Quant au gendre de Mélanchton, il affirmait aussi que son beau-père était calviniste. Voici ce qu'écrivit Bossuet à ce sujet :

« S'il fallait croire Peucer, le gendre de Mélanchton, son beau-père était un pur calviniste. Peucer le devint lui-même, et souffrit beaucoup dans la suite, à cause des intelligences qu'il entretenait avec Bèze pour introduire le calvinisme en Saxe. Il se faisait un honneur de suivre les sentiments de son beau-père, et il a fait des livres exprès, où il raconte ce qu'il lui a dit en particulier sur ce sujet (1). » D'ailleurs « pour ce qui regarde la Cène, Calvin se vante partout que Mélanchton était de son avis... (2) »

Il ne faut pas trop s'étonner de cette double attitude de Mélanchton. Elle était fréquente au XVI^e siècle où la liberté de conscience n'existait pas plus dans les États catholiques que dans les États protestants. En Espagne, de nombreux Juifs, officiellement catholiques, pratiquaient en secret la religion judaïque. En Angleterre, Cranmer, le confident de Henri VIII, officiellement archevêque anglican de Cantorbery, était secrètement luthérien.

Quant à Bucer (3), l'apôtre réformé de Strasbourg, sa situation était plus équivoque encore. Lorsqu'il mourut à Cambridge, il fut pleuré par les uns comme luthérien, par les autres comme calviniste, tandis que Calvin l'accusait d'être devenu anglican. Les affirmations de Peucer et de Calvin, en ce qui concerne Mélanchton, n'ont donc rien d'invraisemblable. La signature de l'ondoyant Mélanchton ne peut, à elle seule, prouver que la Charte de Cologne est une pièce forgée; mais en revanche, elle prouve que si, cette pièce maçonnique est forgée, elle a été composée par un groupe ment connaissant admirablement les dessous du protestantisme.

VIII

Quels motifs ont pu déterminer les calvinistes à adopter, pour leur société secrète, la forme et les usages de la Franc-Maçonnerie?

Il est difficile de répondre à cette question d'une façon complètement précise; mais il est possible d'indiquer un certain nombre de causes qui devaient attirer le calvinisme vers la formule maçonnique.

En premier lieu, le temple maçonnique était vide, ou, plus exactement, presque vide.

La Franc-Maçonnerie, fondée au X^e siècle par les bâtisseurs d'églises, avait peu d'adeptes au XVI^e siècle. La Renaissance ne construisait pas d'église. Au contraire! En France, au cours des guerres de religion, les huguenots détruisirent plus de 20,000 églises, chapelles ou couvents. Les bâtisseurs d'églises n'avaient plus d'emploi, et, partant, les groupements de compagnonnage fondés par eux n'avaient plus de raison d'être. La maison étant vide, il était tentant de s'y loger.

En second lieu, la Franc-Maçonnerie, encore au XVI^e siècle, était bien vue des pouvoirs publics; il était avantageux de se loger dans une demeure ayant bon renom.

Les premières assemblées secrètes du calvinisme avaient été troublées par l'arrivée de la police, et des mesures avaient été prises pour donner à ces réunions clandestines une apparence différente de leur véritable but. Tantôt, le Vénérable qui présidait l'assemblée des frères sortait de sa poche, à la moindre alerte, des cartes et des dés. Et l'assemblée calviniste devenait, lorsqu'un exempt de la police y pénétrait, une réunion de joueurs. Tantôt,

(1) BOSSUET, *Histoire des variations des Eglises protestantes*, liv. VIII, chap. XXXIX.

(2) *Ibid.*

(3) De son véritable nom, Kuhhorn (corne de vache). Bucer était la traduction grecque de son nom, comme Mélanchton était la traduction grecque de Schwartzerde, le véritable nom du réformateur.

(1) Les chiffres de population juive que nous citons nous sont fournis par la revue juive *Paix et Droit* de janvier 1927.

c'étaient des livres de compte que la police trouvait devant les calvinistes assemblés (1). Mais ces subterfuges grossiers ne purent tromper longtemps les pouvoirs publics. D'ordinaire, on ne revêtit pas un manteau couleur de muraille pour se rendre la nuit dans une crypte afin d'y faire des parties de cartes ou des additions. Au contraire, en affectant de composer une société secrète connue et estimée, le manteau couleur de muraille, la crypte, l'heure tardive de la réunion s'expliquaient parfaitement.

En troisième lieu, la mystique de la Franc-Maçonnerie, légèrement modifiée, s'appliquait fort heureusement à la mystique calviniste.

Les ouvriers constructeurs d'églises, qui, au X^e siècle, avaient fondé les premières Loges, voulant symboliser le but de leur groupement, avaient cherché, parmi les Sept Merveilles du monde, celle qui correspondait le mieux à leur métier de bâtisseurs de temples. De ces merveilles, six étaient païennes; une seule, le temple de Salomon, correspondait à l'idéal de ces ouvriers. Le Nouveau Testament n'est-il pas le prolongement de l'Ancien Testament? D'ailleurs, Hiram, le constructeur du temple, né de père gentil et de mère juive, ne personnifiait-il pas l'union des deux Testaments? Hiram avait construit le temple de l'Ancienne Loi; les Francs-Maçons construisaient les temples de la Nouvelle Loi. Hiram était tout désigné pour devenir le patron mystique de ces constructeurs d'édifices sacrés.

Mais les calvinistes, eux aussi, ne construisaient-ils pas, moralement, une nouvelle église, la véritable Église du Christ, dégagée enfin des erreurs du papisme? Leurs traditions, à eux aussi, les rattachaient à l'Ancien Testament. N'était-ce pas un devoir pour eux de remettre dans la bonne voie cette ancienne et vénérable institution de la Franc-Maçonnerie asservie au papisme? Dans une société secrète, le mysticisme et le symbolisme prennent une grande importance, et cette raison, toute de sentiment, ne fut peut-être pas étrangère au choix de la Franc-Maçonnerie pour abriter le calvinisme naissant.

Mais, en plus des trois premières raisons que nous venons d'exposer, et qui ont pu déterminer les calvinistes à venir habiter le temple maçonnique, il en existe une quatrième, plus déterminante sans doute que les précédentes. Lors de leur passage dans les universités françaises, les premiers réformateurs calvinistes, et Calvin tout le premier, avaient fait partie de sociétés secrètes, qui, comme nous allons le constater, s'apparentaient de bien près à la Maçonnerie, si même l'identité entre les deux groupements ne fut pas complète.

Dans les universités de France les étudiants étaient répartis en « nations ». Dans l'Université d'Orléans, que nous étudierons ici, le nombre de ces « nations » avait, au cours des âges, varié de dix à quatre. Mais trois d'entre elles avaient pris la primauté sur les autres : c'étaient, d'abord, la nation française; puis, se disputant la seconde place dans l'ordre des préséances, la nation picarde et la nation germanique. (Calvin était Picard, mais pendant son passage à l'Université d'Orléans, il fréquenta surtout les étudiants et les professeurs allemands.) Et les étudiants de chaque nation formaient une société secrète gardant jalousement sa personnalité propre et ses mystères.

Voici, à titre d'exemple, un passage du serment des novices (nouveaux étudiants) :

« Je jure que j'obéirai à notre procureur dans les choses licites et honnêtes, que je garderai l'honneur de l'Université et de ma nation, et que je ne révélerai pas les choses secrètes que j'entendrai dans ces assemblées. »

Voici, toujours à titre d'exemple, quelques passages du serment d'un fonctionnaire de ces assemblées secrètes qui est appelé

pedellus, bedelus, tabellarius (bedeau). Ces passages sont pris dans la formule de serment du bedeau de la nation germanique :

« Je jure et promets garder toute fidélité à ma nation d'Allemagne et à tous les supplots d'icelle; n'assister en aucune congrégation ou assemblée, laquelle se fasse en leur dommage et préjudice, et m'employer de tout mon pouvoir à procurer les profits et commodités à chacun d'eux, conséquemment empêcher qu'ils ne reçoivent aucune perte, et ne tombent en aucun dangier ou adversité.

» Item, je jure que je seray obéissant à ma nation et au procureur d'icelle, en toutes choses loïsibles et honnestes.

» Item, je jure que je ne découvrirai les secrets de ma nation à autre qu'à icelle. »

Sous le couvert de ces assemblées secrètes avouées, s'en réunissait-il d'autres, plus secrètes encore, où seuls certains membres de la « nation » étaient convoqués? Il est difficile d'en douter : le bedeau de la nation germanique prêtait serment de ne pas convoquer d'assemblées irrégulières, serment que l'on n'eût pas exigé de lui si des assemblées irrégulières n'avaient pas été tenues :

« Item, je jure que ne feray aucune congrégation particulière, ainsy convoqueray tous Messieurs de la nation, lorsqu'il sera besoin de délibérer de quelqu'affaire. »

Il ne suffisait pas d'être étudiant pour pénétrer dans ces assemblées secrètes. Le bedeau s'engageait à dénoncer ceux qui n'avaient pas prêté serment.

« Item, je jure de découvrir à la nation et au procureur les nouveaux venus, lesquels n'ont pas encore jurez. »

Un érudit ayant passé une partie de son existence à étudier l'Université d'Orléans, Jean-Eugène Bimbenet, fut frappé des analogies qui existaient entre ces groupements secrets d'étudiants et la Franc-Maçonnerie. Mais il n'alla pas plus loin dans ses conclusions. A la même époque, un autre érudit, M. Bouthors, fit un pas de plus, dans le sens de la parenté des deux sociétés secrètes :

« Ce que vous dites (écrit-il à J.-E. Bimbenet) de l'esprit exclusif qui animait chacune des parties de l'Université d'Orléans ne m'étonne pas, et me confirme dans l'opinion que cette corporation avait la même organisation politique, et peut-être la même origine, que toutes les corporations d'arts et métiers qui ont joué un si grand rôle au moyen âge. »

Pour Bimbenet, comme pour Bouthors, la filiation entre les différentes sociétés secrètes européennes du moyen âge s'établit de la façon suivante :

A la base se trouve la *ghilde* des pirates normands. La *ghilde* engendra la *hanse*, organisme du même genre, mais ayant pour but de combattre la *ghilde* scandinave. Et cette idée de groupements créés par la défense d'intérêts communs finit par créer la *ghilde* artistique, c'est-à-dire la Franc-Maçonnerie.

Après avoir reproduit un passage de Bimbenet, Bouthors ajoute : ceci « ... me porte à croire que l'Université d'Orléans, précisément parce que quelques-uns de ses statuts se rapprochent des anciens statuts de la *ghilde*, doit avoir la même origine que cette institution... »

« Ainsi, pour moi, conclut Bouthors, toutes les corporations, celles qui se sont formées dans les villes, dans un intérêt purement industriel, et dont est sortie la commune; celles qui avaient pour objet le commerce extérieur, et qui ont trouvé naissance dans les *hanses* de Londres, de Lubeck et de Hambourg; celles qui, la truelle et l'équerre à la main, allaient de ville en ville, de province en province, édifier des cathédrales, comme celles qui se sont donné la mission de conserver le dépôt sacré des sciences et d'interpréter les lois, tout cela se lie à un même ordre d'idées... »

(1) AUDIN, *Vie de Calvin*, t. II, chap. XX, p. 387.

Inutile de préciser que, dans tout ce qui précède, il s'agit de la respectable Franc-Maçonnerie du Moyen âge, la seule que les deux érudits semblaient connaître. Mais, constatation curieuse, nous avons relevé dans les documents de l'Université d'Orléans, postérieure à la Réforme, certaines formules qui l'apparentent à la Franc-Maçonnerie actuelle. C'est ainsi que dans l'acte du procureur de l'année 1566 (nation germanique) se trouve, pour la première fois, le mot *agapes*, pour désigner un banquet. Par ailleurs, nul n'ignore le rôle important que joue l'épée dans les rites maçonniques contemporains (réception d'un nouveau Frère, voûte d'acier, etc...); et le port de cette arme ne semble pas indispensable à des ouvriers du bâtiment auxquels la truelle semblé mieux convenir; mais il s'explique très bien chez les descendants spirituels d'étudiants qui, au cours des âges, n'avaient cessé de harceler les souverains de France pour que leur fût reconnu, sans conteste, le droit de porter l'épée.

Laissant de côté la parenté des sociétés secrètes d'étudiants et de la Maçonnerie, puisque cette parenté n'est pas reconnue par tous, et en nous appuyant seulement sur les analogies entre ces deux ordres de sociétés, analogies qui ne sont niées par personne, nous sommes en droit de dire que le calvinisme naissant (dont les premiers chefs avaient fait partie des groupements d'étudiants) devait être tenté de se loger dans le temple maçonnique, puisqu'en raison précisément de ces analogies frappantes il allait s'installer dans une nouvelle demeure dont il connaissait tous les aîtres (1).

R. DE LABOULAYE.

STATISTIQUE MONDIALE DES LOGES

EUROPE

	Loges
<i>Allemagne :</i>	
Grande Loge « Zur Sonne » in Bayreuth	44
Grande Mère Loge de Berlin	177
Grande Loge Allemande, de Berlin	173
Grande Loge de Prusse	104
Grande Loge « Zur Eintracht » de Darmstadt	10
Grande Loge de Saxe	44
Grande Mère Loge « Eclectique » de Frankfort	24
Grande Loge de Hambourg	54
Grande Loge Allemande de Leipzig	8
Maçonnerie Mixte du Droit humain	2
Total	640
<i>Angleterre :</i>	
Grande Loge d'Angleterre	4.195
Grande Loge d'Irlande	600
Grande Loge d'Ecosse	1.107
Maçonnerie Mixte du Droit humain	77
Total	(2) 5.979
<i>Autriche :</i>	
Grande Loge	21
Maçonnerie Mixte du Droit humain	2
Total	23
<i>Belgique :</i>	
Grand-Orient	25
Maçonnerie Mixte du Droit humain	2
Total	27
<i>Danemark :</i>	
Grande Loge	17
Loge d'instruction	27
Loges allemandes	3
Maçonnerie Mixte du Droit humain	8
Total	55
<i>Espagne :</i>	
Grand-Orient	70
Grande Loge d'Espagne	35
Maçonnerie Mixte du Droit humain	6
Total	111

(1) Pour ce qui a trait à l'Université d'Orléans, voir *Histoire de l'Université de Loix d'Orléans*, par Jean-Eugène BIMBENET, greffier en chef de la Cour impériale de cette ville, 1853; spécialement chap. II et chap. III.

M. Bouthors était greffier en chef de la Cour d'appel d'Amiens.

(2) Les Loges de l'Australie, de la Nouvelle-Zélande, du Canada, de l'Egypte ne sont pas comprises dans ce nombre.

<i>Finlande :</i>	
Loges	4
Maçonnerie Mixte du Droit humain	16
Total	20
<i>France :</i>	
Grand-Orient	423
Grande Loge	203
Grande Loge Indépendante et Régulière	25
Maçonnerie Mixte du Droit humain	59
Total	710
<i>Hollande :</i>	
Grand Orient	126
Maçonnerie Mixte du Droit humain	36
Total	162
<i>Hongrie :</i>	
Grande Loge Symbolique	82
<i>Italie :</i>	
Grand-Orient	502
Maçonnerie Mixte du Droit humain	35
Total	537
<i>Grand-Duché du Luxembourg :</i>	
Grande Loge	1
<i>Norvège :</i>	
Grande Loge Mère : Loges de Saint-André	6
Loges de Saint-Jean	18
Grande Loge	4
Maçonnerie Mixte	8
Total	36
<i>Pologne :</i>	
Loges allemandes	16
Grande Loge Nationale	13
Total	29
<i>Portugal :</i>	
Grand-Orient	80
Maçonnerie Mixte du Droit humain	5
Total	85
<i>Suède :</i>	
Grande Loge Mère : Loges de Saint-André	14
Loges de Saint-Jean	30
Maçonnerie Mixte du Droit humain	7
Total	51
<i>Suisse :</i>	
Grande Loge Alpina	39
Maçonnerie Mixte du Droit humain	8
Total	47
<i>Tchécoslovaquie :</i>	
Grande Loge Lessing	20
Maçonnerie Mixte du Droit humain	3
Total	23
<i>Turquie :</i>	
Grand-Orient	10
<i>Grèce :</i>	
Grand-Orient	71
Maçonnerie Mixte du Droit humain	1
Total	72
<i>Serbie :</i>	
Grande Loge	18
Maçonnerie Mixte du Droit humain	1
Total	19
<i>Roumanie :</i>	
Grand-Orient	14
<i>Bulgarie :</i>	
Grande Loge	8
<i>Ukraine :</i>	
Grande Loge	7
ASIE	
<i>Philippines :</i>	
Grande Loge	82
AFRIQUE	
<i>Egypte :</i>	
Grande Loge Nationale	82
Maçonnerie Mixte du Droit humain	5
Total	87
<i>Libéria :</i>	
Grande Loge	9

AMÉRIQUE		Loges.
<i>République Argentine :</i>		
Grand-Orient		115
Maçonnerie Mixte du Droit humain		7
	Total	122
<i>Brésil :</i>		
Grand-Orient		300
Grand-Orient Rio Grande do Sul		39
Grand-Orient de São-Paulo		65
Maçonnerie Mixte du Droit humain		11
	Total	415
<i>Bolivie :</i>		
Maçonnerie Mixte du Droit humain		1
<i>Canada :</i>		
Grande Loge d'Alberta		112
Grande Loge de la Colombie Britannique		95
Grande Loge de Canada (Ontario)		525
Grande Loge de Manitoba		93
Grande Loge de New Brunswick		42
Grande Loge de New Scotia		77
Grande Loge de l'Île du Prince-Edouard		17
Grande Loge de Québec		75
Grande Loge de Saskatchewan		160
Maçonnerie Mixte du Droit humain		6
	Total	1.182
<i>Chili :</i>		
Grande Loge		55
Maçonnerie Mixte du Droit humain		4
	Total	59
<i>Colombie :</i>		
Grande Loge Nationale		11
<i>Costa-Rica :</i>		
Grande Loge		7
Maçonnerie mixte du Droit humain		1
	Total	8
<i>Île de Cuba :</i>		
Grande Loge		102
Maçonnerie Mixte du Droit humain		1
	Total	103
<i>Equateur :</i>		
Grande Loge		5
Maçonnerie Mixte du Droit humain		2
	Total	7
<i>Etats-Unis :</i>		
Grande Loge d'Alabama		574
Grande Loge d'Arizona		32
Grande Loge d'Arkansas		561
Grande Loge de Californie		500
Grande Loge de Colorado		139
Grande Loge de Connecticut		118
Grande Loge de Delaware		22
Grande Loge de Columbia		34
Grande Loge de Floride		238
Grande Loge de Georgie		667
Grande Loge d'Idaho		65
Grande Loge d'Illinois		920
Grande Loge d'Indiana		567
Grande Loge d'Iowa		549
Grande Loge de Kansas		443
Grande Loge de Kentucky		612
Grande Loge de Louisiane		268
Grande Loge du Maine		206
Grande Loge de Maryland		120
Grande Loge de Massachusetts		300
Grande Loge de Michigan		472
Grande Loge de Minnesota		310
Grande Loge de Mississippi		378
Grande Loge de Missouri		643
Grande Loge de Montana		104
Grande Loge de Nebraska		275
Grande Loge de Nevada		25
Grande Loge de New-Hampshire		80
Grande Loge de New-Jersey		225
Grande Loge de New-Mexico		52
Grande Loge de New-York		922
Grande Loge de la Caroline du Nord		445
Grande Loge du Dakota du Nord		124
Grande Loge d'Ohio		593
Grande Loge d'Oklahoma		459
Grande Loge d'Orégon		156
Grande Loge de Pennsylvanie		525
Grande Loge de Rhode-Island		37
Grande Loge de la Caroline du Sud		286
Grande Loge du Dakota du Sud		167
Grande Loge de Tennessee		455
Grande Loge du Texas		952
Grande Loge de Utah		25

		Loges.
Grande Loge de Vermont		103
Grande Loge de Virginie		337
Grande Loge de Washington		241
Grande Loge de Virginie de l'Ouest		158
Grande Loge de Wisconsin		324
Grande Loge de Wyoming		42
Maçonnerie Mixte du Droit humain		83
	Total	15,895
<i>Guatemala :</i>		
Grande Loge		5
<i>Haïti :</i>		
Grand-Orient		75
<i>Honduras :</i>		
Grande Loge		3
<i>Mexique :</i>		
Grande Loge d'York de Mexico		15
Grande Loge Orientale de Yucatan		9
Grande Loge Unie Mexicaine		9
Grande Loge de Tamaulipas		7
Grande Loge de Nuevo-Léon		13
Grande Loge Cosmos de Chihuahua		5
Grande Loge El Potosi		5
Maçonnerie Mixte du Droit humain		8
	Total	71
<i>Panama :</i>		
Grande Loge		6
<i>Paraguay :</i>		
Grand-Orient		10
Maçonnerie Mixte du Droit humain		1
	Total	11
<i>Pérou :</i>		
Grande Loge		10
<i>Porto-Rico :</i>		
Grande Loge		37
<i>Saint-Dominque :</i>		
Grande Loge Nationale		13
<i>Venezuela :</i>		
Grande Loge Souveraine		9
Grande Loge Symbolique		5
Grande Loge des Etats-Unis de Venezuela		13
	Total	27

OCÉANIE :		
<i>Australie :</i>		
Grande Loge Australie du Sud		106
Grande Loge Nouvelle Galle du Sud		385
Grande Loge de Victoria		285
Grande Loge de Tasmanie		35
Grande Loge Australie Occidentale		108
Grande Loge de Queensland		80
Maçonnerie Mixte du Droit humain		14
	Total	1,013
<i>Nouvelle-Zélande :</i>		
Grande Loge		226
Maçonnerie Mixte du Droit humain		4
	Total	(1) 230

(1) Cette statistique, signée La Brèche, est extraite des Cahiers de l'Ordre (mai 1928).

Conférences Cardinal Mercier

16^e année
ET
Grandes Conférences Littéraires
8^e année

La prochaine conférence sera faite le **mardi 29 janvier**, à **5 heures** (Salle Patria) par

M. MAURICE GARÇON
du Barreau de Paris.

SUJET :
COMMENT ON ÉCRIT L'HISTOIRE

Cartes particulières pour cette conférence : **10 et 15 francs.**

La Semaine

(Suite de la page 3)

d'esprit favorable à l'entente, dissiper des préventions, faire un loyal effort de compréhension mutuelle »? Y a-t-il un seul ancien combattant français ou belge qui ne désire vivement cette entente, pourvu que soit assurée l'indépendance de sa patrie?

Limiter les armements à leur niveau actuel? Le bon billet! Rien ni personne n'ont pu empêcher l'Allemagne de réarmer à fond. Comment fera-t-on pour l'empêcher de s'armer toujours davantage, s'il lui en prend l'envie? Si cette Allemagne était pacifique, pourquoi s'est-elle ainsi érigée en menace nouvelle, dressant contre elle tous ses voisins?

Il y a un an on aurait pu obtenir une stabilisation des armements allemands à un niveau sensiblement moins élevé? Non, et mille fois non! Car si l'Allemagne avait le moins du monde désiré s'arrêter sur le chemin de son réarmement, elle avait mille moyens de convaincre la France et l'Europe.

Quant au souhait final de M. Struye, quel dommage qu'il ne l'ait pas précisé davantage. Les conciliations nécessaires : mais ne dépendent-elles pas UNIQUEMENT de Berlin? Une entente franco-allemande se fera demain si Berlin la veut.

Et pas plus M. Goy que M. Struye, pas plus les anciens combattants français, que les anciens combattants belges ne sont capables d'obtenir de l'Allemagne qu'elle prouve, autrement que par des mots, qu'elle veut vraiment la paix.

— *Estimez-vous, a demandé M. Struye au député de Paris, qu'il y ait quelque chose de changé en Allemagne depuis les prises de contact entre anciens combattants des deux pays?*

— *Incontestablement. Lisez les discours du Chancelier, de Rudolf Hess, de M. Burckel. Voyez la presse allemande. Elle a cessé ses campagnes systématiques contre la France.*

Elle ne joue plus un rôle d'excitateur. Lorsque le Chancelier parle de la paix, il est follement acclamé. Supposez-le même insincère : le fait est qu'il donne à son peuple un mot d'ordre pacifique et que, son ascendant prodigieux aidant, ce mot d'ordre doit fatalement être suivi, sans discussion, ne fut-ce que par discipline.

Certes il reste beaucoup à faire. Nos entrevues datent de deux mois à peine. Leurs effets doivent se préciser, se développer. Nous n'avons pas la prétention de faire des miracles. Nous n'entendons pas non plus être dupes. Si l'Allemagne ne donne pas des gages de sa volonté de réconciliation, nous ne poursuivrons pas une négociation qui deviendrait inutile. Mais je considère que dès à présent des résultats importants sont acquis.

Ces résultats nous paraissent absolument nuls jusqu'à présent. Comment croire d'ailleurs que de pareilles conversations puissent influencer le moins du monde la politique allemande!

« Si l'Allemagne ne donne pas des gages de sa volonté de réconciliation... », toute la question est là. Elle les donnera, si elle les donne, non pas pour plaire à M. Goy ou à M. Struye, mais quand elle sentira que la France est décidée à rester forte, que l'Angleterre devient consciente du danger allemand, que l'Italie incline vers la France...

Entre-temps, que l'on cause avec Hitler, tant et plus, nous n'y voyons aucun inconvénient. Mais que ces conversations soient soutenues et menées par des hommes compétents. Tant mieux si ce sont d'anciens combattants. Toutefois cette qualité ne suffit pas... Que l'on cause, et que l'on oblige l'Allemagne à s'expliquer sur ses armements...

Appareils électriques domestiques

WESTINGHOUSE

de réputation mondiale

Cireuse polisseuse « REGINA »

Armoires frigorifiques à partir de fr. **2,975**

Cuisinières — Fers à repasser automatiques.

Réchauds, etc.

ASPIRATEURS à partir de fr. **575**

CONSULTEZ-NOUS

THE AMERICAN EQUIPMENT C^o, S. A. BELGE

BRUXELLES, 23, boulevard de Waterloo — Téléphone : 11,98,98

